FASCICULE PHILOSOPHIE TERMINALE

REPERE DU FUTUR BACHELIER

PRESENTE PAR ABDOULAYE DIA

ELEVE EN CLASSE DE TERMINALE

ANNEE SCOLAIRE : 2023 / 2024

DOMAINE I : LA REFLEXION PHILOSOPHIQUE

Chapitre 1 - Les origines et la spécifique de la réflexion philosophique.
Chapitre 2 - Les grandes interrogations philosophiques.
Chapitre 3 - Les enjeux, finalités et perspective philosophique.
Chapitre 4 - L'idée d'une philosophie africaine.

DOMAINE II : LA VIE SOCIALE

Chapitre 5 - Nature et Culture & Le Langage.
Chapitre 6 - Individu et Société.
Chapitre 7 - Conscience et Inconscient.
Chapitre 8 & 9 - État, Liberté.

DOMAINE III : EPISTEMOLOGIE

Chapitre 10 - Émergence de la pensée scientifique.
Chapitre 11 - Les différents types de sciences.
Chapitre 12 - Lé problème de la vérité.
Chapitre 13 - Sciences, Techniques et Éthique.

DOMAINE IV : ESTHETIQUE

Chapitre 14 - La représentation artistique.
Chapitre 15 - Les formes et fonctions de l'État.

GUIDE PRATIQUE - METHODOLOGIE ET CONSEILS

LA REFLEXION PHILOSOPHIQUE - CHAPITRE 1

LES ORIGINES ET LA SPÉCIFICITÉ DE LA RÉFLEXION PHILOSOPHIQUE.

INTRODUCTION

Aborder un cours sur la philosophie revient à répondre à cette question : « **Qu'est-ce que la philosophie** ? » Cette question qui semble à première vue paradoxale est pourtant incontournable. En effet, a-t-on besoin par exemple de définir l'histoire ou la physique pour faire de l'histoire ou la physique ? Quelle autre discipline s'interroge sur sa propre nature ? Notre objectif principal est de savoir l'esprit philosophique et de voir son originalité.
Il s'agira pour nous de clarifier une notion que l'on emploie souvent sans savoir réellement ce qu'elle renferme.
Dans notre démarche, nous allons d'abord nous intéresser à la question des origines de la philosophie, ensuite nous allons tenter de définir l'activité philosophique, et enfin, pour mieux savoir sa spécificité, nous allons comparerons la philosophie à d'autres genres intellectuels telles que la religion ou la science.

I - LES ORIGINES DE LA PHILOSOPHIE

➞ **Sur le plan historique**, la réponse à la question « Où est née la philosophie? » suscite un débat. Nous avons plusieurs réponses. Pour certains historiens de la philosophie, la philosophie est issue de la Grèce Antique au VIème siècle avant J.C. D'autres soutiennent qu'elle vient de l'Égypte Pharaonique 3000 ans avant J.C. Certains vont même évoquer l'Asie 6000 ans avant J.C. Toutefois, l'hypothèse de la Grèce Antique semble semble la plus crédible pour Jean Pierre Vernant : « la philosophie est apparue pour la première fois en Grèce Antique ». Il affirme « lorsqu'elle prend naissance à Millet, la philosophie est enracinée dans cette pensée politique dont elle traduit les préoccupations fondamentales et à laquelle elle emprunte une partie de

son vocabulaire ».
Ce sont ces conditions politique, économique et sociale qui ont favorisé la naissance de la philosophie en Grèce Antique.

➞ **La question de l'origine de la philosophie** pourrait être analyser d'une autre manière. En effet, on pourrait tenter de répondre à la question à savoir quelles sont les motivations originelles de la philosophie ? Il sera question de comprendre le passage du mythe à la philosophie.
La pensée mythique constitue la première forme de connaissance. Elle nous propose une explication des choses et de l'univers. Le mythe peut être définit comme un récit imaginaire et fantaisiste qui se rapporte le plus souvent à la question des origines. Le mythe se distingue ainsi des autres récits imaginaires tels que le conte, la fable ou la légende. Le conte et la fable véhiculent toujours des leçons de morale tandis-que la légende s'inspire de faits réels mais où on note une certaine exagération. En partant de l'exemple de la Grèce Antique, nous pouvons dire que les Grecs accordaient beaucoup d'importances au mythe. La plupart des récits mythique étaient racontés dans des recueils de poètes grecques. Les plus célèbres étaient Homère (l'Iliade et l'Odyssée) et Hésiode (La théogonie). Chez les Grecs anciens, les dieux avaient souvent une forme humaine. On pouvait ainsi concevoir un cosmogonie (explication de l'univers) voire même la généalogie des dieux. Dans cette mythologie grecque, Zeus était considéré comme le roi des dieux et des Hommes. La pensée mythique est d'abord caractérisée par une tentative d'explication de l'origine du monde et des choses ; ensuite on note toujours la présence d'être surnaturels (dieux, titans, géants) ; enfin sa dimension sacrée lui confère un caractère dogmatique (incontestable). En partant du concept de la Grèce Antique, nous pouvons dire que la philosophie est apparue à la suite d'une rupture avec la tradition mythique. Ce sont des penseurs grecques qui vont être à l'origine de cette révolution.

➞ **Les présocratiques**
Ces personnes interrogent l'essence des choses en partant de principes divers, ils proposent une vision globale des réalités du monde. La question fondamentale qui occupait ces philosophes de l'Antiquité est celle du principe de toute chose. Les présocratiques voulaient chercher cette origine dans les éléments naturels ou dans des principes abstraits. Dans leur démarche, ils vont se débarquer des réalités surnaturelles. Ils vont proposer une explication de l'origine de l'univers en s'appuyant sur la raison humaine. Vers le VIème siècle avant JC, Thalès de Millet va fonder une école en Ionie. Astronome et mathématicien, Thalès

considère que ce premier principe qui est à l'origine de l'être, c'est l'eau. Dans cette même école, il y avait également Anaximandre (l'apeiron) et Anaximène (l'air). Vers le Xème siècle, Pythagore va fonder une autre école. Les pythagoriciens formaient une secte et y apporter une importance particulière aux nombres. Ils s'intéressaient à la musique et adopter un mode de vie ascétique. Héraclite d'Ephese soutient que c'est le feu qui constitue l'élément fondamental de l'univers. Empédocle d'Agrigente (pluraliste) considère que toute chose est composée de quatre éléments irréductibles : l'air, l'eau, la terre et le feu. Parménide d'Elee va remettre en cause toute idée de mouvement et de devenir. Il affirme : « l'être et le non-être n'est pas ». Démocrite estime que c'est l'atome qui constitue le premier principe à l'origine de toute chose.
Ces premiers philosophes proposent un discours de type nouveau et qui entre en concurrence avec les mythes. Les présocratiques sont donc les précurseurs de la pensée philosophique. Ces penseurs vont initier une nouvelle méthode en s'appuyant sur la raison humaine. Leur objectif était de saisir le premier principe c'est-à-dire l'essence de l'être. Ils ne vont plus recourir à des êtres surnaturels pour expliquer l'origine du monde mais ils vont partir des éléments naturels ou de principes abstraits.

COMPARAISON ENTRE PHILOSOPHIE ET MYTHE.
DIFFERENCE :

- Sur le plan formel :
Le mythe est un discours narratif, un récit imaginaire tandis-que la philosophie est un discours rationnel, un discours argumenté.

- Sur le plan de la logique :
Le mythe est une logique de la révélation alors que la philosophie est une logique de la recherche, une quête du savoir.

- Sur le plan de la vérité :
Le mythe a des vérités dogmatiques, une dimension sacrée tandis-que la vérité philosophique est susceptible d'être remise en cause, c'est une pensée critique.

SIMILITUDE :
La philosophie et le mythe ont, tous deux, le même objectif : Tentation d'explication de l'origine du monde et des choses (cosmogonie), la recherche de la vérité et satisfaire le désir cognitif.

Au sort de cette comparaison entre la philosophie et le mythe, nous pouvons identifier deux points essentiels :

- Considérer que l'univers et tout ce qu'il renferme contient son propre principe explicatif.
- Reconnaitre la raison humaine la capacité à comprendre le monde par son propre effort d'observation et d'analyse**.**

Quelles sont les motivations originelles de la philosophie dans le contexte de la Grèce antique ?

La comparaison du mythe et de la philosophie à montrer que cette dernière est née de la volonté de l'homme de construire une pensée rationnelle et critique.

Remarque : Il faut préciser qu'il existe un autre rapport entre la philosophie et le mythe. Les premiers philosophes vont certes rompre avec la tradition mythique mais ils ne vont totalement se débarrasser du mythe. Certains penseurs utilisent le mythe à des fins pédagogiques. Par exemple, Platon dans la République évoque le « mythe de la caverne » (Livre VI) pour illustrer sa théorie des deux mondes (monde sensible et monde intelligible). Dans ce cas, le mythe nous permet de comprendre une idée abstraite.

➞ La question de l'origine de la philosophie pourrait être abordé sous un autre angle. On pourrait identifier le sentiment qui déclenche le mouvement philosophique. On parle alors d'origine logique ou causale de la philosophie.
Sur le plan intellectuel, nous pouvons dire que la philosophie est fille de **l'étonnement**.
Nous pouvons définir l'étonnement comme un sentiment de stupeur ou d'émerveillement. Au sens large du terme, l'étonnement désigne une réaction de surprise lorsque nous sommes places devant une situation inédite (nouvelle). Dans la pensée mythique, il existe une forme d'étonnement. Pour Jean pierre Vernant, le « thauma » (l'étonnement) renvoie au merveilleux, il nous fait sentir la présence du surnaturel. L'étonnement philosophique est plus rigoureux, elle exige plus de vigilance. Ainsi, l'étonnement philosophique se produit devant ce qui est inhabituel mais également devant ce qui est habituel. Dans cette perspective, le philosophe allemand Arthur Schopenhauer affirme : « avoir l'esprit philosophique, c'est être capable de s'étonner des évènements habituels et des choses de tous les jours, de se poser comme sujet d'étude ce qu'il y a de plus général et de plus ordinaire ». Il s'agit donc d'une aptitude rationnelle au questionnement. Le philosophe va se départir des idées communes, de l'opinion ou des préjugés. Dans cette même idée, le penseur scandinave J. Gaarder estime que : « la

seule qualité requise pour être un bon philosophe est de s'étonner ». (Le monde de Sophie). Pour la plupart des philosophes, l'étonnement est la cause principale de la naissance de la philosophie.

II – TENTATIVE DE DÉFINITION DE LA PHILOSOPHIE

Définir la philosophie n'est pas une chose aisée. Cette entreprise de définition qui, par ailleurs, est une exigence pour toute démarche inaugurale en philosophie, un caractère particulier en philosophie. En effet, il est difficile de proposer une définition univoque du mot philosophie car les philosophes, eux même, ne s'accordent pas sur une même définition. Il existe une pluralité de conceptions philosophiques. Cependant, nous pouvons néanmoins nous intéresser à l'origine étymologique du mot philosophie.

1 – Analyse étymologique

Le mot philosophie provient du grec, il est employé pour la première fois par Pythagore de Samos. Ce dernier refusait le titre de « sophos » (sage) et se qualifiait de « philosophos » (ami de la sagesse). La philosophie désigne donc l'amour de la sagesse.

➞ Philein comme amour

Le terme amour renvoie à un désir ou à une affection profonde. Ce désir s'explique par un manque ou une absence. Dire que la philosophie est amour de la sagesse revient à considérer le philosophe comme un amoureux de la sagesse, quelqu'un qui est en quête de vérité. C'est dans cette optique que Platon affirme dans le Banquet : « Aucun des dieux ne philosophe et ne désire devenir savant car il l'est, et en général, si on est savant on ne philosophe pas ; les ignorants non plus ne philosophent pas et ne désirent devenir savants car l'ignorance a précisément ceci de fâcheux que n'ayant ni beauté, ni bonté, ni science, on s'en croit suffisamment pourvu. Or, si on ne croit pas manquer d'une chose on ne la désire pas ». La parfaite connaissance ainsi que la complète ignorance nous empêchent de philosopher. Pour Platon, les dieux ne peuvent pas philosopher car ils n'éprouvent pas le besoin de connaitre. Les ignorants également ne peuvent pas accéder à la recherche philosophique car il confond le savoir à pseudo-savoir. Donc, ils ont ainsi l'illusion de posséder le savoir et ils vont s'interdire de connaitre. Il faut considérer que chez Platon, la véritable ignorance est celle inconscient. L'ignorant n'a pas conscience de son non-savoir. Platon nous montre que le philosophe est cet amoureux de la sagesse, ce chasseur infatigable de la vérité. Un chasseur qui comprend que la

chasse est beaucoup plus importante que la prise. Des lors, la philosophie apparait comme un mouvement, une quête permanente du savoir. Dans cette perspective, le philosophe allemand Karl Jaspers soutient : « l'essence de la philosophie, c'est la recherche et non sa possession ». (Introduction à la philosophie). Donc, le philosophe se distingue du sage traditionnel. Ce dernier se présentait comme un détenteur de la connaissance. Le philosophe est désormais un chercheur. Il est passionné par le savoir mais ne peut la posséder. Jaspers ajoute : « faire de la philosophie, c'est être en route. Les questions en philosophie sont plus essentielles que les réponses et chaque réponse devient une nouvelle question ». (Ibid). La possession rend stérile car un esprit convaincu de posséder la vérité est incapable de prendre en charge d'autres vérités en de celles qui sont en sa possession. Un tel esprit est inapte à la recherche philosophique.
L'analyse du terme amour nous permet de définir la philosophie comme une recherche ou une conquête permanente de la vérité et du savoir. Elle est moins un savoir constitue et dogmatique qu'une aspiration à la sagesse.

➞ Sophia comme sagesse

Le terme sagesse renferme plusieurs significations. Au sens étymologique, la sagesse vient du terme « sophia » qui désigne un savoir. Chez les Grecs anciens, la « sophia » renvoyait à une science qui permettait à l'homme de s'améliorer. Dans un sens large, la sagesse renvoie à un comportement. « Etre sage », c'est adopter un comportement mesure, c'est faire preuve de modération dans ses actes. En philosophie, la sagesse désigne une connaissance parfaite englobant généralement l'idée de vertu. Le philosophe français, René Descartes, dans son ouvrage les principes de la philosophie, définit la philosophie comme une étude de la sagesse et il précise : « par sagesse, on n'entend pas seulement la prudence dans les affaires mais une parfaite connaissance de toute chose que l'homme peut savoir tant pour la conduite de sa vie, la conservation de sa santé et l'invention de tous les arts. »
Pour Descartes, la philosophie se rapproche d'un savoir de la totalité. Il s'agit d'une connaissance principale, c'est-à-dire un savoir qui nous permet de saisir les premiers principes.
Sur le plan historique, la philosophie est perçue comme « la mère de toutes les sciences ». En effet, les premiers penseurs grecs s'intéressaient à tous les domaines du savoir (Ex : Thalès, Pythagore). Le philosophe grec, Aristote, incarnait lui-même cet esprit encyclopédique. Il affirmait à ce propos que le sage (le philosophe)

possède la totalité du savoir dans la mesure du possible. Il faut préciser que le philosophe ne détient pas mécaniquement une somme pléthorique de connaissance mais il procède plutôt à une tentative de synthèse universelle. C'est dans cette même perspective que Descartes assimile la philosophie a un « arbre dont les racines font la métaphysique, le tronc la physique et les branches qui sortent de ce tronc sont toutes les autres sciences qui se réduisent à trois principales à savoir la médecine, la mécanique et la morale ». La philosophie renvoie ici à un savoir absolu. Pour les Epicuriens et les Stoïciens, la philosophie est le moyen qui nous permet d'accéder à la sagesse. Celle-ci est la clé qui ouvre la « porte du bonheur » et de la « liberté ». La philosophie devient alors un art de vivre puisqu'elle nous permet de mieux vivre.
Pour les Epicuriens, c'est la sagesse qui nous permet de comprendre l'homme et de satisfaire les besoins permanents naturels et nécessaires. Chez les Stoïciens, la sagesse nous permet de comprendre la nécessite et de vivre en harmonie avec la nature.

2 – Les traits distinctifs de l'activité philosophique

Le discours philosophique se distingue des autres formes de pensée telle que la pensée mythique. En effet, la philosophie, dès sa naissance va incarner un nouveau type de discours caractérisé par la rationalité, l'esprit critique et la réflexion.

➞ La philosophie comme pensée rationnelle

La philosophie provient du sentiment de l'étonnement mais elle se développe grâce à une faculté qui joue un rôle important dans la vie de l'homme : c'est la raison. Le terme raison a une double origine : « logos » (grec) qui renvoie à un discours logique, cohérent, censé, et « ration » (latin) qui renvoie au calcul ou à une mesure. En partant de cette double origine, nous pouvons dire que la raison est une faculté intellectuelle qui nous permet d'accéder à un consensus. La raison pourrait ainsi nous aider dans la recherche de la vérité. Philosopher, c'est bien conduire sa raison (rationalité). Lorsqu'on parcoure l'histoire de la philosophie, on se rencontre que la raison est toujours présente. Ce sont les présocratiques qui vont recourir en premier à l'usage de la raison pour se départir des formes de pensée tel que le mythe ou la religion. Vers le XVIIème siècle, Descartes va mettre la raison au cœur du processus d'acquisition du savoir. Pour Descartes, toute pensée doit être construite en conformité au principe de la raison. On parle alors de raison dogmatique. Descartes attribut a la raison un pouvoir illimité. Mais le philosophe allemand, Kant, va remettre en cause ce pouvoir de la raison : on parle de raison critique.

Enfin, Hegel considère que la raison nous permet de saisir l'absolu et on note même une confusion entre la raison et le réel (tout ce qui est rationnel est réel et vice versa). Nous pouvons ainsi définir la philosophie comme une pensée rationnelle.
Pour qu'une pensée soit rationnelle, elle doit être construite de façon méthodique par la raison. Elle dit être conforme au principe de rigueur et de cohérence caractéristique de la raison. Elle est toujours soucieuse de preuve, de démonstration et d'argumentation. Elle est accessible à toute raison qui fait l'effort de comprendre.
La pensée rationnelle se caractérise essentiellement par la méthode et la logique.
La méthode définit un cheminement qui part de l'indentification d'un problème à sa résolution en justifiant chacune des étapes. L'utilisation de la méthode est nécessaire pour accéder à la vérité. A ce propos, Descartes précise : « ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon mais le principal est de l'appliquer bien ». (Discours de la méthode).
La logique renvoie à une suite de propositions déduites les unes des autres. Ce qui en assure la cohérence et la rigueur.

➞ La philosophie comme réflexion critique

La réflexion critique renvoie à une posture intellectuelle, une attitude consistant à interroger et à examiner le fondement de toute pensée et de toute action pour juger de leur valeur. En philosophie, la réflexion occupe une place centrale. Elle renvoie à un retour de la pensée sur elle-même. La réflexion témoigne ainsi une autonomie intellectuelle. Le philosophe est donc un homme libre. Philosopher c'est également développer son esprit critique. Celui-ci renvoie au doute ou à la remise en cause. L'esprit critique peut être définit comme une suspension du jugement qui consiste à ne rien affirmer a priori et ne rien nier a priori. Le philosophe français, Descartes, pour illustrer cette vigilance intellectuelle, nous invite à « éviter soigneusement la précipitation et la prévention et de ne comprendre rien de plus en mes jugements que ce qui se présenterait si clairement et si distinctement à mon esprit que je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute. » (Discours de la méthode).
Descartes va évoquer une métaphore saisissante pour illustrer cette attitude, il s'agit de l'image d'un champ de ruines. En effet, lorsque nous voulons bâtir un nouvel édifice, il faut d'abord se débarrasser de ce champ de ruine. De même lorsque nous sommes engagés dans le processus d'acquisition du savoir, nous devons opérer une « tabula rasa » c'est-à-dire faire table rase des connaissances antérieures et non-fondées. Lorsque le philosophe développe son esprit critique, il veut

refonder le savoir. Chez Descartes, le doute nous apparait comme un moyen pour accéder à la vérité.
Ainsi, il ne faut pas confondre esprit critique et esprit de critique. Le but de l'esprit critique est de consolider la vérité tandis-que l'esprit de critique nous renvoie au plaisir de critiquer. L'esprit de critique est une attitude négative qui nous renvoie au **scepticisme ou au nihilisme**.
Cette réflexion critique qui est l'une des caractéristiques de la réflexion philosophique peut être illustre par la dialectique chez Socrate. Celle-ci est une méthode par laquelle on atteint le vrai par élimination successive et rationnelle du faux. La dialectique repose sur le principe de contradiction (celle-ci est le moteur de la perfectibilité du savoir).
La dialectique nous montre la nécessite du faux pour que s'établisse le vrai, elle symbolise La complémentarité, le caractère unitaire de ses opposes et la nécessite de les articuler pour accéder à la vérité.

QUELQUES CITATIONS SUR LE THEME

« Le peuple grec fut le peuple élu de la raison comme le peuple juif fut le peuple élu de Dieu », **Louis de Raeymelser**.

« Les Grecs, en Egypte s'approprient tout ce qu'ils apprennent une fois rentrés chez eux », **Cheikh Anta Diop**, Civilisation et barbare.

« L'origine, la source où jaillit constamment l'impulsion à philosopher se trouve dans l'homme », **Julien FREUND**.

« Ce que la raison ne peut pas expliquer, le mythe permet au moins de le dire », **Marcel Deschoux**

« La philosophie se présente sous le signe d'une intention et d'un effort de l'homme vers la sagesse », **Joseph Vialatoux**, L'intention philosophique.

« La philosophie demeure chez Socrate la recherche et la poursuite de la sagesse », **Platon**, Phèdre.

« En philosophie, chaque penseur bâtit son œuvre pour ainsi dire sur les ruines d'une autre mais jamais aucune n'est parvenue à devenir inébranlable en toutes ses parties », **Emmanuel Kant.**

« La philosophie se trahit elle-même lorsqu'elle dégénère en dogmatisme », **Karl Jaspers**.

« La philosophie n'est pas une science pure et théorique, c'est une règle pratique d'action bien plus qu'elle est elle-même une action, une énergie qui procure par les discours et des raisonnements, la vie bien heureuse », **Épicure**, Maximes.

« Deux hommes, s'ils veulent s'entendre ont dû se contredire ; la vérité est fille de discussion, non pas fille de sympathie », **Gaston Bachelard**.

« Quelle que soit la diversité des philosophes, elles ont ce trait commun d'être de la philosophie », **Hegel**.

« Quiconque veut devenir philosophe devra (...) se replier sur soi-même et, au dedans de soi, tenter de renverser toutes les sciences admises jusqu'ici et tenter de les reconstruire », **Edmond Husserl**, Méditations cartésiennes.

III - PHILOSOPHIE, RELIGION, SCIENCE ET SENS COMMUN

L'activité philosophique se distingue des autres domaines car elle a sa propre spécificité. Pour saisir cette originalité, nous allons procéder à une étude comparative. Pour éviter les risques de confusion, nous allons successivement la comparer à la religion, à la science et au sens commun.

1 - Philosophie et Religion

La religion peut être définit comme un ensemble de croyances ou de dogmes définissant le rapport de l'homme au sacré. Le mot a une double origine : « Religaré » qui renvoie à un attachement, c'est le lien qui rapproche l'homme et son créateur; « Relegeré » qui désigne un rassemblement, les membres d'une religion forme une communauté. Dans la religion, la foi occupe une place importante. On accède à la religion par le biais d'une révélation. La foi pourrait être définit comme un sentiment intérieur. La religion présente également une dimension pratique, elle est un mode de vie.
Lorsque nous comparons la **philosophie** et la religion, nous pouvons identifier un rapport d'opposition. D'abord la religion se découvre au moyen d'une révélation tandis-que la philosophie se présente comme une pensée rationnelle. Des lors, comparer la philosophie et la religion, c'est opposer la raison et la foi. Le croyant éprouve le sacré, il n'a pas besoin de démontrer ou de justifier ses croyances. Chez le philosophe, tout doit être prouvé ou argumenté.

De plus, la religion nous présente une vérité dogmatique tandis-que la philosophie propose une vérité en sursis. C'est ainsi que **Marcien TOWA** affirme : « la philosophie entre en conflit avec la religion du fait que celle-ci se veut l'autorité absolue tant dans le domaine de la vérité que dans celui de la pratique ».
Pour **TOWA**, la philosophie est antidogmatique. C'est pourquoi elle ne peut pas accepter une vérité qui s'imposerait sans examen.

Cependant, loin de s'exclurent totalement, la philosophie et la religion peuvent entretenir une relation de complémentarité.
En effet, certains philosophes vont tenter d'établir un lien entre la raison et la foi. Le penseur musulman **Averroès** soutient que la philosophie, étant une science du vrai, nous permet de mieux comprendre la vérité religieuse. La philosophie nous conduit vers le chemin de la vérité ; la religion indique la voie du salut. Il se pourrait que ces deux chemins puissent coïncider. **Averroès** pense que la raison et la foi ne s'excluent pas. Dans cette même perspective, le philosophe français **Descartes** assimile la raison à une lumière naturelle qui permet d'éclairer la foi. Ainsi, il va tenter de démontrer l'existence de Dieu en se basant sur la raison. D'autres penseurs vont tenter de concilier la religion et la philosophie. Parmi ces auteurs nous pouvons citer **Saint Augustin**, **Saint Thomas d'Aquin**, **Avicenne** (Ibn Sina), **AL Ghazali**, AL **Farabi**.

Enfin, la philosophie et la religion peuvent nous renvoyer à deux domaines différents pouvant cohabiter en l'homme. Autrement dit, l'être humain étant caractérisé par une multiplicité de dimension, la foi et la raison peuvent donc cohabiter dans le respect des exigences de chacune de ses dimensions. C'est dans cette optique que le philosophe hollandais **Spinoza** affirme : « ni la raison ne doit être la servante de la théologie, ni la théologie celle de la raison mais l'une et l'autre ont leur royaume propre ».
Il adopte ainsi une position de neutralité entre les deux domaines. Ainsi, il ne faudrait pas chercher à opposer la religion à la philosophie, de même il ne faudrait pas les concilier.

2 - Philosophie et Science

Le terme science vient du latin « scientia » qui désigne un savoir. Ainsi, nous pouvons définir la science comme une science systématisée. Mais, au sens restreint, la science renvoie à une connaissance objective et vérifiable. Le dictionnaire du Robert définit la science comme : « un ensemble de connaissance, d'étude d'une valeur

universelle, caractérisées par un objet et une méthode déterminée et fondées sur des relations objectives vérifiables. »
En partant de cette définition, nous plus pouvons dire que la connaissance scientifique est caractérisée par l'objectivité, la vérification et l'universalité. La philosophie et la science ont une histoire commune. En effet, la philosophie, en tant que totalité théorique, englobait plusieurs connaissances. Les premiers philosophes étaient en même temps de grands savants. C'est à partir du XVIIème siècle que nous allons assister à un vaste mouvement d'émancipation des sciences. Ces dernières vont progressivement revendiquer leur autonomie. La philosophie et la science utilisent tous deux la raison mais nous pouvons les différencier à trois niveaux : du point de vue de la démarche, de l'orientation et des préoccupations.

➞ Du point de vue de la démarche, nous pouvons dire que la philosophie est une réflexion personnelle, elle tend vers une subjectivité. La science, par contre, revendique une certaine objectivité c'est-à-dire une neutralité. Le scientifique, en étudiant son objet, ne se réfère pas à ses propres états d'âme, ou à ses sentiments personnels. Il étude l'objet en toute impartialité. C'est ainsi que le résultat obtenu en science est susceptible d'être accepté par l'ensemble des esprits compétents. Il y a donc accord entre les esprits en science. Cependant, en philosophie, on assiste à un désaccord car chaque philosophe part de son propre jugement. La méthode scientifique est également marquée par la vérification. La méthode expérimentale peut nous permettre d'illustrer cette vérification. Elle comporte quatre étapes : l'observation des faits, la formulation d'hypothèse, la vérification expérimentale des hypothèses et en l'élaboration des lois. La philosophie, quant à elle, demeure une réflexion personnelle et critique.

➞ Du point de vue de l'orientation, nous pouvons dire que la philosophie et la science n'ont pas les mêmes visées. Le scientifique répond à la question du « comment des choses » tandis-que le philosophe essaye de répondre à la question du « pourquoi des choses ». La science a un approche explicative, elle est cosmocentrique c'est-à-dire qu'elle va du sujet vers l'objet. La philosophie, elle, s'intéresse à l'essence des choses, elle est humaniste c'est-à-dire qu'elle part su sujet pour revenir au sujet.

➞ Du point de vue du résultat, nous pouvons dire que la science a aujourd'hui dépassé la philosophie. En effet, on note une fécondité et une efficacité de la science. De nos jours, grâce à la science et la

technique, l'univers présente moins de secrets. C'est comme si la science réalisait progressivement le vœu cartésien d'être maître et possesseur de la nature. L'efficacité de la science se voit dans la résolution de certains problèmes. Par exemple, dans le domaine de la médecine, certaines maladies sont aujourd'hui vaincues. Du point de vue de la connaissance, la philosophie ne peut plus rivaliser avec les sciences. Certaines scientifiques vont même reprocher à la philosophie d'être un frein à l'essor des sciences.

Face à cette hégémonie de la science et de la technique, la philosophie n'est-elle pas dépassée ?

Si la science règle de nombreux problèmes, force est de reconnaître qu'elle en crée aussi car ses résultats et l'usage que l'homme en fait sont aujourd'hui sources de nouvelles difficultés. Le progrès scientifique entraîne des conséquences néfastes. Un exemple qui va dans ce sens nous ait fournit par les progrès réalisés en biologie moléculaire (ADN). Depuis la découverte de l'ADN, la conception que l'on sa faisait de la nature humaine est aujourd'hui totalement remaniée. On voit bien que les problèmes générés par la biologie (clonage, OGM, eugénisme, PMA,...) dépassent largement le cadre strict de la science puisque ces questions concernent la morale, l'économie, la sociologie, la religion et la philosophie. Or toutes ces questions ne peuvent pas être prises en charge par le biologiste en tant que scientifique.
De nos jours, l'ampleur du drame moral interpelle toute la conscience de l'humanité. S'il est vrai que les progrès des sciences biologiques ont révolutionné nos pouvoirs, il reste que la question sur les valeurs et les principes qui doivent présider au manipulation génétique n'est pas encore résolu. A cet égard, il y a une urgence à contrôler rationnellement, moralement et spirituellement la science pour qu'elle ne dérape pas. La philosophie pourrait ainsi apporter à la science la morale qui lui fait défaut. Elle doit sans cesse poser à la science la question suivante : tout ce qui est techniquement faisable est-ce humainement réalisable ?
La philosophie et la science pourraient entretenir une relation de complémentarité. La science gagnerait à être plus humaniste. De même, la philosophie devrait s'inspirer de la science pour être plus efficace.

3 - Philosophie et Sens commun

Le sens commun renvoie à un ensemble de connaissances et de croyances partagés par une communauté et jugés prudent ou valide. Il faut préciser que le sens commun découle d'une capacité naturelle de juger les événements de façon logique. Il renvoie à l'intellect à l'état imparfait qui commence à s'exercer, qui perçoit ce que le monde voit. Ainsi, le sens commun est donc présent chez tout homme. Il sera consolider par les habitudes, les croyances, les idées pré-établies, les traditions. Le sens commun ne renvoie pas seulement au consentement de la majorité ou à l'opinion du plus grand nombre. En réalité, le sens commun renvoie d'abord à des connaissances premiers accessibles à tout esprit doué de raison. La philosophie est fondée sur les premiers principes et les vérités des faits sensibles. Seulement, elle justifie rationnellement et de façon critique les faits sensibles. Dès lors, on assiste à une opposition entre la philosophie et le sens commun.

La philosophie cherche le pourquoi des faits sensibles mais il va user d'une méthode critique pour justifier des vérités conséquentes. Il se réfère également à la raison pour construire un discours sensé. Le sens commun juge négativement le philosophe. C'est parce que ce dernier est un esprit libre. En effet, le philosophe ne se laisse pas influencer par le groupe, il garde son autonomie. De plus, l'homme du sens commun se complet à une paresse intellectuelle. Il est prisonnier de l'habitude, des préjugés ou de certaines croyances. Le philosophe, lui, adopte une méfiance face à toute idée nouvelle. Il procède à un examen critique. C'est ainsi que le philosophe Towa va préciser : « la philosophie commence avec la décision de soumettre tout l'héritage philosophique et culturel à une critique sans complaisance. Aucune donnée, aucune idée n'est recevable sans passer au crible de la pensée critique ».
Ce conflit entre la philosophie et le sens commun débouche par un rejet du philosophe. Celui-ci devient un anticonformiste et il s'expose à la sanction. La condamnation à mort de Socrate par ses propres concitoyens est une parfaite illustration de ce conflit.

Cependant, nous ne pouvons pas nous limiter à ce rapport conflictuel entre le philosophe et le sens commun. Nous pouvons établir un lien entre les deux domaines. Le philosophe peut développer des idées novatrices qui peuvent être vulgariser par le groupe. La philosophie peut contribuer à l'essor de certaines valeurs universelles.

INTRODUCTION

La philosophie en tant que discours rationnel et critique s'intéresse à trois grands domaines : la métaphysique, l'anthropologie et l'axiologie. Ces questions nous renvoient aux principaux thèmes d'études des philosophes. En effet, lorsqu'on parcourt l'histoire de la philosophie, on voit que les penseurs ont réfléchit sur des thèmes qui touchent l'Homme, la nature ou l'existence en général.

I - LA MÉTAPHYSIQUE

Le terme métaphysique est formé à partir du préfixe méta qui veut dire au-delà et de physique (phuisis) qui renvoie au monde physique ou à la nature. La métaphysique s'intéresse aux réalités qui échappent au cinq sens (réalités suprasensibles, l'âme, Dieu, la mort,...). Le terme vient de l'interprète Andronicos de Rhodes. Ce dernier voulait classer certaines œuvres d'Aristote. La métaphysique renvoie également à l'étude des fondements de la connaissance.

1 - La métaphysique comme science qui étude les réalités suprasensibles.

Depuis l'Antiquité grec, les philosophes se sont intéressés à l'étude des réalités métaphysiques. Les métaphysiciens vont se lancer dans une quête de l'essence des choses. Ils vont tenter d'étudier les réalités suprasensibles par le biais de la raison. Chez Platon, cette quête de l'essence des choses renvoie à une élévation de l'esprit vers le monde intelligible. Il faut préciser que chez Platon, nous avons deux mondes : l'intelligible avec idées pures, éternelles, incréées, impériales et le sensible avec des copies ou représentations. Pour Platon, la mission du philosophe est de se libérer des apparences du monde sensible pour accéder à l'essence des choses. C'est par le biais d'une dialectique ascendante que le philosophe réussira à se départir du monde sensible. Chez Aristote, la métaphysique renvoie à la « science de l'être en tant qu'être ». Elle s'apparente ainsi à une ontologie (étude de l'être). Aristote tente de saisir l'essence primordiale de chaque être. Pour lui, il existe une première cause qu'il nomme premier moteur. Au moyen âge, la métaphysique est au service de la religion, elle va renvoyer à une sorte

de théologie rationnelle. Voilà pourquoi Descartes la définit plus tard comme « la connaissance de Dieu et de l'âme par la raison naturelle ».

2 - La métaphysique comme science qui étude les fondements de la connaissance.

La métaphysique renvoie aussi à l'étude des principes qui fondent la connaissance. Certains métaphysiciens vont tenter de répondre à la question : A quelle condition la connaissance est-elle possible ?
La métaphysique nous apparaît comme une connaissance première. Ainsi, pour Descartes, elle constitue le socle à partir duquel nous pouvons bâtir l'édifice du savoir. Descartes va comparer la métaphysique aux racines de l'arbre.

3 - Les limites de la métaphysique

C'est à partir du XVIIème siècle que nous allons assister à une première critique à l'encontre de la métaphysique.

Ce sont les Empiristes qui vont d'abord rejeter la métaphysique comme science des réalités suprasensibles. Les penseurs anglais tels que David Hume et John Locke considèrent que l'expérience sensible constitue la seule source valable pour bâtir une connaissance. Pour Hume, l'esprit humain risque de se perdre lorsqu'il veut explorer certains domaines.
Les Empiristes pensent qu'il faut se focaliser exclusivement sur l'expérience sensible.
Plus tard, le philosophe allemand, Emmanuel Kant, va s'intéresser à la question métaphysique. Chez Kant, la métaphysique nous permet d'étudier les fondements de la connaissance. Seulement, il va critiquer le sens primitif de la métaphysique. Dans sa Critique de la raison pure, il tente de répondre à la question : Que puis-je connaître ?
Il va identifier deux sources principales : la sensibilité et l'entendement. Il reconnaît avoir subi l'influence des Empiristes. Pour lui, l'expérience sensible est une source importante mais elle n'est pas la seule. Kant va établir une distinction entre le monde des phénomènes et celui des noumènes. Le champ du connaissable s'arrête aux phénomènes. Par contre le noumène, c'est-à-dire la chose en soi ne peut pas faire l'objet d'une étude. Ainsi, la raison ne peut Pas étudier des réalités telles que Dieu, l'âme ou la mort.

Enfin, les penseurs matérialistes et positivistes vont critiquer la métaphysique. Le positivisme considère qu'il n'y a de connaissance que scientifique. Auguste Comte va formuler la loi des trois états. Pour lui,

l'esprit humain passe successivement par trois états : l'état théologique enfance de l'esprit, l'état métaphysique l'adolescence de l'esprit et enfin l'état positif, la maturité de l'esprit. Cette loi va permettre à Comte de décréter la mort de la métaphysique et le règne de la science.
Pour les matérialistes tels que Nietzsche et Marx, la métaphysique nous éloigne du réel. Pour Marx, la métaphysique fige le réel et elle contribue à l'exploitation de l'homme par l'homme.
Il faut noter que la plupart des critiques conservent la définition de la métaphysique comme étude des réalités suprasensibles.

4 - La métaphysique est-elle indépassable ?

Au sortir de notre étude, nous retiendrons que la métaphysique, comme étude des réalités suprasensibles, ne peut pas être une science comme les autres. Ainsi, nous pouvons nous accorder avec Kant qui disqualifie la métaphysique du champ de la connaissance. Cependant, la question métaphysique ne peut pas disparaître, elle se présente sous de nouvelles formes. Dans cette perspective Kant affirme : « Que l'esprit humain renonce une fois pour toute aux recherches métaphysiques. Voilà à quoi on ne doit pas s'attendre, pas plus qu'à nous voir pour ne pas toujours respirer un air corrompu, préféré suspendre totalement notre inspiration ». Le philosophe allemand compare la métaphysique à la respiration, qui est un besoin naturel. La métaphysique devient ainsi une préoccupation indépassable. Pour Arthur Schopenhauer, « l'homme est un animal métaphysique ». C'est parce que l'être humain est souvent confronté à certaines réalités telle que la mort ou la souffrance qu'il ne peut s'empêcher de se poser certaines questions. Certains existentialistes conçoivent la métaphysique comme un effort du dedans pour embrasser la condition humaine. Ainsi, Jean Paul Sartre précise : « la métaphysique n'est pas une discussion stérile sur des notions abstraites qui échappent à l'expérience ». C'est-à-dire que la métaphysique n'est pas une simple spéculation mais elle aide l'homme à mieux comprendre son sort existentiel.
D'autres penseurs parmi lesquels nous pouvons cité Georges Gusdorf considère que la préoccupation métaphysique s'est démultipliée aujourd'hui.

II - L'ANTHROPOLOGIE ET L'AXIOLOGIE

L'anthropologie peut être définit comme la science qui étudie l'homme en général. Il s'agit de saisir l'essence de l'homme. Cependant, il faut distinguer l'anthropologie philosophique et l'anthropologie scientifique.

L'anthropologie scientifique étudie « l'homme concret ». Elle s'intéresse à la spécificité de l'homme en utilisant des méthodes scientifiques. Nous pouvons citer plusieurs branches de l'anthropologie scientifique : l'anthropologie physique, l'anthropologie politique, l'anthropologie économique, l'anthropologie sociale,....
l'anthropologie philosophique s'intéresse à « l'homme abstrait ». Elle tente de saisir l'essence de l'homme au moyen d'une démarche critique et rationnelle. Les philosophes vont proposer plusieurs théories afin de définir l'homme. Par exemple, Descartes considère que l'homme est un animal doué de raison. Pour Hume, ce sont les passions qui nous permettent de comprendre l'homme. Rousseau va définir l'homme à partir de la perfectibilité.

Le terme axiologie vient du grec « axios » qui désigne « ce que ça vaut ». L'axiologie nous renvoie donc à la science qui étudie les valeurs humaines. Celles-ci sont éthiques ou esthétiques. La valeur renvoie à un idéal vers lequel on tend mais on ne peut posséder effectivement. Les valeurs sont relatives, elles varient d'une société à une autre. Elles sont également évolutives, elles changent d'une période à une autre. Au cours de l'histoire de la philosophie, les penseurs se sont intéressés à cette question axiologique. Les valeurs servent à déterminer un mode de vie, une conduite à tenir.

CONCLUSION

L'activité philosophique se déploie ainsi à partir de ses trois grandes interrogations. Nous pouvons même établir un lien entre ces trois grands domaines. En effet, l'axiologie nous apparait comme l'aboutissement logique et la justification de la métaphysique et de l'anthropologie. Les trois interrogations forment un système. Ce dernier nous conduit vers la sagesse.

LA REFLEXION PHILOSOPHIQUE - CHAPITRE 3

LES ENJEUX, FINALITÉS ET PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

INTRODUCTION

La notion d'enjeu nous permet d'analyser la valeur d'une chose. Ainsi, en étudiant les enjeux de la réflexion philosophique, nous abordons le

thème de l'utilité de la philosophie ou de son importance. La philosophie est invitée à fournir les justifications d'ordre théorique et pratique qui seraient à la base de son activité. Il est question de saisir la nécessité de la philosophie.
Quel est l'intérêt de la réflexion philosophique ? La philosophie est-elle nécessaire ? Quelle est l'actualité de la philosophie ? A-t-elle une place dans un monde dominé par la science et la technologie ?

I - LA NÉCESSITÉ DE LA PHILOSOPHIE

1 - Les préjugés du sens commun

Les principales critiques à l'encontre de la philosophie proviennent pour la plupart du sens commun. En effet, pour l'homme du sens commun, la philosophie est une activité inutile et dangereuse. D'abord, il assimile la philosophie à un vain bavardage c'est-à-dire une discussion stérile qui ne nous apporte rien. À l'œil de Stéphane Robillard : « la philosophie nous déçoit car elle prend son temps et refuse souvent de se prononcer dans l'urgence, donne l'impression de noyer la question dans des considérations bien plus générales et propose en guise de réponse soit d'autres questions soit des énoncés subtils en théorie mais inapplicable en pratique ». (Thèmes d'actualités philosophiques). Ce propos nous montre que la philosophie est improductive et qu'elle se perd dans ses interrogations.
De plus, comparée à d'autres activités (science et technique), la philosophie semble inefficace pour les sens commun qui sont plutôt préoccupé par la satisfaction des besoins pressants de la vie. La philosophie ne peut pas apporter des solutions face à certains problèmes concrets. Ainsi, lorsque nous comparons le philosophe et l'ingénieur, le philosophe semble mener une activité inutile.
En outre, la philosophie est souvent perçue comme une entreprise évasive, une fuite de la réalité. C'est pourquoi on se moque souvent du philosophe en le décrivant comme un rêveur. L'exemple de Thalès qui tombe dans un puits à force de regarder les cieux est une illustration de cette évasion du philosophe.

Enfin, la philosophie est souvent jugée comme étant une activité subversive, qui renverse l'ordre établi. Le philosophe peut remettre en cause les traditions, les valeurs ou même certaines normes sociales. Il s'expose ainsi à des sanctions car il devient un anticonformiste. C'est dans cette perspective que Callicles disait : « la philosophie est dangereuse parce qu'elle détourne des tâches mondaines » (Le Gorgias,

Platon).
À la lumière de ces considérations, nous retiendrons que la philosophie apparaît aux yeux de l'homme du sens commun une activité inutile, improductive voire dangereuse. Cependant, cette vision EE l'opinion commune ne présente-t-elle pas de limites ?

2 - Les finalités de la philosophie

Toutefois, devrions-nous nous référer au point de vue du sens commun lorsqu'on sait que celui-ci présente des insuffisances ?
En effet, la vision du sens commun est superficielle et matérialiste. L'homme du sens commun est préoccupé par la satisfaction immédiate, il est donc conditionné par les contingences de la vie quotidienne. De plus, il analyse les choses sous un angle purement matérialise. Pour l'homme ordinaire, une chose est utile que lorsqu'elle peut résoudre un problème concret. Il néglige ainsi la dimension théorique ou intellectuelle. Cependant, la philosophie telle qu'elle est présentée par les grands penseurs semble privilégier la dimension intellectuelle. Ainsi, la valeur de la philosophie ne réside pas dans son utilité pratique mais plutôt dans les bienfaits de l'esprit. Il ne faudrait pas demander au philosophe de faire le travail de l'ingénieur ou de l'architecte.
Il convient de remarquer que la réflexion philosophique vise tout d'abord une finalité d'ordre intellectuel. Sa mission consiste à exercer l'esprit et à susciter la curiosité intellectuelle. En tant que quête du savoir, la philosophie nous permet de réactualiser notre désir cognitif et il nous permet de développer, en plus, une vigilance intellectuelle. À l'œil de Bertrand Russel, la nécessité de la philosophie réside précisément dans l'incertitude, dans le questionnement incessant qu'elle suscite. Le questionnement philosophique nous libère en effet de l'engourdissement dans lequel nous ont plongés dans la tyrannie de l'habitude et les préjugés du sens commun depuis notre tendre enfance. De plus, la philosophie en tant que réflexion, nous permet d'exercer un regard critique sur les autres domaines du savoir. La finalité de la philosophie consiste par ailleurs à aider l'être humain à se préoccuper de la quête du sens de la vie. En effet, la vie humaine ne porte pas en elle sa justification. La conscience humaine est nécessairement assaillie par tant de questions angoissantes qui révèlent son incomplétude. La science et la technique ne proposent pas de réponse au « pourquoi des choses ». Dès lors, la réflexion métaphysique devient un indépassable. L'activité philosophique nous permet également de bien conduire la raison. Elle est clair notre vie et nous permet d'accéder à haut degrés

d'humanité. Pour Descartes, « c'est proprement avoir les yeux fermés sans tâcher jamais de les ouvrir que de vivre sans philosopher. La philosophie nous sert de guide en participant aux choix déterminants que nous devons prendre. Descartes considère qu'elle nous éloigne des plus barbares. La philosophie participe à l'essor de la civilisation. Dans cette même perspective, Platon soutient l'idée selon laquelle le philosophe doit diriger la cité. Dans son dialogue La République, il fait l'éloge de l'aristocratie avec l'image du « philosophe-roi ».
Enfin, la philosophie à une finalité pratique. Lorsqu'elle se présente comme art de vivre, la philosophie pourrait nous permettre d'accéder à la liberté ou au bonheur. Pour les Stoïciens et les Épicuriens, la finalité de la philosophie c'est la recherche du bonheur. Ces philosophes vont tenter d'adopter un mode de vie pour accéder à l'ataraxie c'est-à-dire la paix de l'âme.

II - L'ACTUALITÉ DE LA PHILOSOPHE

1 - L'ère de l'hégémonie techno-scientifique

L'existence de la philosophie se justifie-t-elle dans ce monde actuel ? Si cette question fait partie de celles qui, à notre époque, sont les plus discutées. La principale raison en est que celle-ci est profondément marquée par le triomphe de la science et de la technique. Ainsi, il convient de constater que la philosophie a du mal à résister à l'omniprésence de l'hégémonie technoscientifique. À notre époque nous assistons à des résultats spectaculaires et sans précédent que les savoirs scientifiques et les pouvoirs techniques nous ont fourni. Nous pouvons citer quelques exemples de triomphe de la technoscience : l'invention de l'ordinateur, l'essor de l'intelligence artificielle, l'exploration de la lune et de la planète Mars, les progrès en médecine,...

2 - La renaissance de la pensée philosophique

Pour examiner les chances de survie de la philosophie dans notre époque, il est d'accord nécessaire de préciser qu'elle n'est pas et ne saurait être, loin s'en faut une science encore moins une technique. Elle n'a pas une vocation pratique de transformer le monde. C'est pourquoi il n'est pas exacte d'affirmer que les progrès scientifiques et les avancées technologiques compromettent l'existence de la philosophie. Bien au contraire, au lieu de faire disparaitre la philosophie ou de constituer pour elle une menace, les progrès de la science et de la technique sont un

objet de réflexion philosophique. La philosophie devient ainsi une pensée épistémologique. En outre, dans un monde par une crise des valeurs, la réflexion axiologique revêt tout son sens. La dimension éthique de la philosophie nous permet de mener une réflexion sur l'homme de manière générale. En vérité, c'est la vie humaine, elle-même, qui intéresse la pensée philosophique. C'est l'art, la religion, le mythe, la politique, la science, la technique,... en tant qu'ils sont des manifestations de la vie humaine qui interpellent au plus haut point la réflexion philosophique. Ainsi, l'éthique doit être appliquée dans tous les domaines de la vie de l'homme. Dans cette époque contemporaine, le philosophe doit se dresser contre certaines idéologies surtout sur celles qui reposent sur une illusion. Une idéologie renvoie à un système d'idées et de représentations qui sert à décrire, expliquer ou justifier la situation d'un groupe social donné. Les idéologies peuvent revêtir une forme extrêmement systématique, cohérente et organisée : on parlera alors de doctrine. Inversement, le terme idéologie peut s'appliquer à un système beaucoup plus vite vague et général de représentation : on parlera alors de vision du monde. Malheureusement, certaines idéologies reposent sur des interprétations illusoires. Ainsi, à l'instar des présocratiques qui avait opéré une rupture par rapport au mythe, le philosophe devrait aujourd'hui vaincre certaines grandes illusions de la pensée qui engendre souvent beaucoup de problèmes. Il serait donc temps que l'on comprenne que la philosophie est par essence critique, elle combat les fausses idées ou certitudes, le fanatisme, l'extrémisme, le racisme,.... C'est par un travail de déconstruction que la philosophie pourrait libérer l'esprit humain de ses chaînes.

CONCLUSION

En définitive, nous retiendrons que l'activité philosophique est jugée inutile par le sens commun du fait de son impuissance à résoudre certaines questions concrètes. Seulement elle n'a pas fondamentalement une vocation pratique mais plutôt une visée intellectuelle. L'actualité de la philosophie pourrait être résumé à travers ces propos de Pierre Fougeyrollas : « jamais le danger d'extinction ne s'est fait sentir qu'aujourd'hui. Mais jamais aussi les chances d'un nouvel élan et les besoins d'un nouvel essor ne se sont fait sentir qu'aujourd'hui ». Pour dire tout simplement que même si elle est menacée, la philosophie garde toujours sa place.

LA REFLEXION PHILOSOPHIQUE - CHAPITRE 4

L'IDÉE D'UNE PHILOSOPHIE AFRICAINE

INTRODUCTION

Le débat portant sur l'existence ou le non existence d'une philosophie africaine tire sa source à partir d'un préjugé raciste. Il s'agit d'une conception européocentriste qui conçoit le noir comme un être sans culture, ni civilisation. Certains philosophes vont même défendre cette idéologie européocentriste. Par exemple Hegel affirme : « pour le temps pendant lequel il nous a été donne d'observer l'homme africain, nous le voyons dans l'état de sauvagerie et de barbarie. Le négre représente l'homme naturel dans toute sa barbarie et son absence de discipline ». D'autres penseurs tels que David Hume, Martin Heidegger, Lucien Levy Brühl et Arthur de Gobineau ont également défendu cette idéologie. Sans nous appesantir sur ce débat, nous allons situer les quelques moments de l'évolution de la question de la philosophie africaine et les principales prises de positions qu'elle a rendue possible.

I - LA PHILOSOPHIE AFRICAINE COMME ETHNOPHILOSOPHIE

Le terme ethnophilosophie renvoie à des recherches qui reposent en tout, ou en partie sur l'hypothèse d'une vision du monde, d'une philosophie collective. Il s'agit donc d'une étude menée dur un groupe social donné en vue de légitimer une philosophie. En Afrique, ethnophilosophie va prendre avec la parution de l'ouvrage de Placiade Tempels (1945). Tempels était un missionnaire belge qui explorait la région des grands lacs. Au cours de ses expéditions, il va découvrir la richesse de la culture Bantoue. Dans son livre la philosophie bantoue, Tempels nous écrit une forme d'ontologie. Les Bantoues avaient une conception de lettre qu'ils représentaient par le vocal de « Muntu ». La publication de l'ouvrage du missionnaire belge va susciter plusieurs réactions. Dans un premier temps, nous avons des réactions favorables. L'Abbe Alexis Kagamé va publier deux ouvrages pour prolonger l'œuvre de Tempels. Les penseurs de la Négritude : Alioune Diop, Senghor, Damas, Alassane Ndao, Césaire, etc. vont également saluer le travail de Tempels. Certains penseurs européens (Bachelard, Lavelle Marcl) reconnaissent le mérite de Tempels.

Les travaux de Cheikh Anta Diop et l'ouvrage d'Assane Sylla intitulée La philosophie wolof s'inscrivent dans la même dynamique que le texte de Tempels.

II - LA CRITIQUE DE L'ETHNOPHILOSOPHIE

A la suite du succès de l'ouvrage de Tempels, nous allons assister à une critique de l'ethnophilosophie. Certains Africains vont développer des critiques en s'appuyant sur l'œuvre de Tempels.

➞ Le Camerounais Marcien TOWA pense que les ethno philosophes sont victimes d'une confusion. Pour lui, ils confondent l'ethnologie qui utilise des techniques et méthodes propres à la science et la philosophie qui est une entreprise critique. TOWA affirme : « l'ethnophilosophie est à la fois une trahison de l'ethnologie et de la philosophie ». De plus, l'ethnophilosophie s'inscrit dans la même logique que la Négritude. Il faut préciser que TOWA a un point de vue critique à l'égard de la Négritude.

➞ Le Béninois Paulin Hountondji soupçonne Tempels de travailler au service de l'idéologie colonialiste. Hountondji pense que l'ouvrage de Tempels s'adresse à un public blanc. Ainsi, il fallait d'abord comprendre le Nègre pour ensuite mieux l'endoctriner et mieux l'exploiter. Pour le penseur béninois, le texte de Tempels peut être assimile à une enquête qui vise à mieux connaitre le Nègre.

➞ Enfin, le philosophe camerounais F. Eboussi Boulaga va mettre à nu un paradoxe dans le livre de Tempels. En effet, dans certains passages de philosophes bantoues, on note quelques incohérences. Par exemple, lorsque Tempels affirme : « nous ne prétendons certes pas que les Bantoues soient à même de nous présenter un traité de philosophie exposé dans un vocabulaire adéquat. C'est à nous qu'il appartient d'en faire le développement systématique. C'est nous qui pourront leur dire de façon précise, quelle est leur conception intime des êtres ».
Ici le paradoxe, c'est que les Bantoues soient dépositaires d'une philosophie dont ils ne sont conscients, ni capable d'exprimer.

À la vue de ces critiques, nous pouvons dire que l'ethnophilosophie présente des insuffisances. Maintenant, on est en droit de se poser la question à savoir : Sous quelles formes et à quelles conditions la philosophie africaine existerait-elle ?

III - LE DEPASSEMENT DE LA QUESTION

Les penseurs TOWA et Hountondji ont certes critiqué l'ethnophilosophie mais ils ont également proposé des pistes de solutions. Pour TOWA, les penseurs africains doivent participer à l'édification d'une civilisation universelle. Au lieu de défendre une philosophie propre à l'Afrique, les ethno philosophes devraient plutôt apporter leur pierre à l'édifice. Pour Hountondji, la philosophie africaine sous la forme d'une littérature. Il s'agit de l'ensemble des œuvres produites par les écrivains et ayant une portée philosophique.
L'ancien président ghanéen Nkrumah Kwamé va théoriser le concept de « consciencisme ». Il affirme : « notre philosophie doit trouver ses armes dans le milieu et les conditions de vie du peuple africain. C'est à partir de ces conditions que doit être créé le contenu intellectuel de notre philosophie : le consciencisme ». Nkrumah pense que les Africains doivent opérer une prise de conscience pour prendre en charge les préoccupations essentielles du continent.
Synthèse du passé et du présent dans un élan dynamique vers l'avenir, la philosophie africaine plonge ses racines dans les traditions. Elle pourrait renvoyer à une littérature orale traditionnelle qui n'a pas encore fini de se dévoiler. Il revient à la génération actuelle l'impérieuse tache d'opérer les fouilles archéologiques d'une pensée authentique à exhumer, d'une philosophie africaine qui ne saurait naitre ex nihilo, ni du simple effort tout à fait des philosophes de formation. Car la philosophie, âme qui vibre dans les contours culturels des peuples n'a pas attendu le vocable de philosophie pour commencer à exister.

LA VIE SOCIALE - CHAPITRE 5

NATURE ET CULTURE & LE LANGAGE

INTRODUCTION

Le rapport entre nature et culture intervient dans le cadre d'une étude anthropologique. En effet, l'opposition entre ces deux concepts crée une sorte de frontière entre l'humain et le reste des êtres vivants. Ces deux notions entretiennent des rapports complexes. L'idée que l'homme serait entièrement formé par la culture et que la nature n'est que pure animalité qui semble erronée. De même, il est difficile de définir l'homme sans la

culture car chez lui, tout s'apprend : naissance, la façon de manger, de dormir et tant d'autres. Il est question de saisir l'essence de l'homme à partir de ces deux concepts.
Quelle est la différence entre la nature et la culture ? Existe-t-il une nature humaine en dehors de la culture ? Quels sont les problèmes de la diversité culturelle ? Pour mieux cerner la question culturelle, nous allons enfin nous intéresser au travail et au langage qui constituent des faits de culture.

I – ELUCIDATION CONCEPTUELLE

1 – Inné et Acquis

L'inné renvoie au patrimoine héréditaire. C'est ce que nous apportons à la naissance. L'inné renvoie également à l'instinct qui constitue de l'expression animale. L'acquis c'est tout ce qui découle d'un apprentissage. C'est tout ce que l'homme acquière au cours de sa vie.

2 – Nature et Culture

Le concept de nature renferme plusieurs significations. D'abord la nature c'est tout ce qui nous entoure, c'est le milieu physique ou la totalité de réel. Ensuite la nature désigne l'essence d'un être. Il s'agit de l'ensemble des propriétés innées et spécifiques propres à une espèce. Enfin, il existe une définition de la nature qui est très proche de la culture. En effet, on désigne parfois par naturel ce qui est normal, authentique accepté par la majorité. De ce point de vue, la nature est une norme de la culture.
Le concept de culture connote plusieurs sens. La culture désigne une transformation de la nature. Cultiver la terre c'est procéder à des modifications. Ainsi, nous pouvons dire que la culture c'est tout ce qui s'ajoute ou se substitue à la nature.
Au sens individuel, la culture renvoie à un ensemble d'informations et de connivences qu'un homme peut acquérir dans un domaine précis (culture philosophique).
Au sens collectif, la culture renvoie à un ensemble de règles implicites ou explicites qui, dans une société donnée codifient les rapports entre les hommes et détermine les manières de pensée de ces sociétés. Il s'agit d'un ensemble de valeurs, de traditions, de comportements propres à un groupe social et qui se transmet de génération en génération.
Au sens universel, la culture nous apparait comme un vaste processus de développement artificiel basé sur le travail humain et qui se manifeste

sous plusieurs formes (société, religion, droit, science, technique). Cette dernière conception renvoie à la notion de civilisation.
A la suite de cette analyse des deux concepts, nous pouvons identifier plusieurs types de rapports. La nature et la culture s'opposent car la culture se manifeste sous la forme d'une modification, ou une négation de la nature. Nous pouvons également avoir un rapport de complémentarité puisque la culture peut être le prolongement de la nature. Enfin, nous pouvons envisager un rapport de substitution lorsque la culture est perçue comme une seconde nature.

II – LE PROBLEME DE LA NATURE HUMAINE

La question de la nature humaine a constitué une pomme de discorde au sein de la communauté des philosophes. Ces derniers se sont interrogés sur l'existence ou l'inexistence d'une nature humaine. Celle-ci renvoie à un ensemble de caractères permanent qu'on retrouverait chez tous les hommes. Elle serait une essence qui définirait l'homme partout et toujours. Nous pouvons ainsi identifier deux grandes thèses : la thèse essentialiste et celle existentialiste.

Certains penseurs vont défendre l'idée selon laquelle il existe une nature humaine. Les philosophes Aristote et Descartes vont tenter de définir l'homme à partir de la raison. Aristote considère que l'homme est un animal raisonnable et Descartes, pour sa part, définit l'homme comme une « res congitans » c'est-à-dire une chose pensante. Le philosophe anglais, dans son traité sur la nature humaine, pense que ce sont les passions qui définissent l'homme. Il affirme : « l'ambition, l'avarice, l'amour de soi, la vanité, l'amitié, la générosité, l'esprit publique, ces passions qui e mêlent à divers degrés et se rependent dans la société ont été, depuis le commencement du monde, et sont en encore, la source de toutes les actions et entreprises qu'on a toujours observé parmi les hommes ».
Les penseurs Kant et Rousseau vont définir l'homme à partir de la perfectibilité, c'est-à-dire la capacité à changer et à s'améliorer. Cette notion de perfectibilité renvoie à une forme d'évolution. Des lors, nous pouvons ouvrir une brèche en se posant la question à savoir : l'essence de l'homme ne relevé-t-elle pas d'un processus dynamique ?

D'autres penseurs vont théoriser une conception existentialiste. Ces philosophes vont récuser l'idée d'une nature humaine figée. En effet, l'être humain nous apparait à la naissance comme un « animal prématuré ». L'homme est à la naissance un être inachevé. Il est

différent de l'animal qui, à la naissance, est déjà programmé. L'animal est déjà ce qu'il sera alors que l'homme doit tout apprendre. La nature donne à l'homme des potentialités mais il revient à la culture de les mettre en valeur. L'homme est ainsi le produit de multiples apprentissages et il a la possibilité de se perfectionner. On devient humain par un long processus d'apprentissage. C'est donc la culture qui forme, façonne et modèle l'individu par l'apprentissage et l'éducation. C'est pourquoi Erasme de Rotterdam affirmait : « on ne nait pas homme, on le devient ». Dans cette perspective, c'est la culture qui va jouer un rôle déterminant. Lucien Malson, dans son ouvrage Les enfants sauvages, va décrire l'expérience d'enfant abandonné à la naissance, qui sera recueilli et élevés par des loups et lorsqu'ils seront retrouvés et intégrés dans la société, ils devront apprendre à se comporter comme des hommes. De cette expérience, on peut tirer l'enseignement selon lequel le petit enfant, à la naissance, peut s'adapter à des conditions différentes. Tant qu'il vit, l'enfant ne mérite pas encore le nom d'homme. A travers l'expérience des enfants sauvages, Lucien Molson affirme : « l'homme n'a point de nature mais qu'il a une histoire ».

Au sortir de cette étude, nous pouvons dire que la culture est indispensable à l'homme. Ne pourrions-nous pas considérer la culture comme une seconde nature pour l'homme ?

L'être humain a besoin de la culture pour se réaliser et s'accomplir. Toutefois cette même culture pourrait présenter des limites. En effet, dans certains cas, la culture pourrait être à l'origine de certains problèmes. Le philosophe Jean Jacques Rousseau, en partant de l'hypothèse de l'etat de nature (etat presocial) soutient que l'homme est né bon, doux et charitable ; mais c'est la societe qui va le corrompre. Ainsi ne faudrait-il pas definir l'homme en partant d'une synthese entre la nature et la culture ?

Chez l'homme, il est difficile de separer le naturel et le culturel. Pour Edgar Morin : « l'homme est un etre totalement bioculturel ». Il part du constat selon lequel les actes les plus naturels (naitre, manger, boire, dormir, mourir) sont en même temps les actes les plus culturels. Chez l'homme le biologique est une étroite collaboration avec l'artificiel. L'homme est un être chez qui le naturel et le culturel se coproduisent.

III – LA DIVERSITE CULTURELLE

En tant qu'élément caractéristique de différentes sociétés humaines, les cultures ne se ressemblent pas. Par conséquent il n'est pas exclu de voir un conflit entre les différentes cultures. Il s'agit par exemple d'affirmer la

supériorité d'une culture sur une autre. C'est parce que chaque homme a tendance à considérer son milieu, sa culture comme étant supérieur aux autres. On parle alors d'ethnocentrisme. L'anthropologue Sumner définit l'ethnocentrisme comme : « une vue des choses selon laquelle son propre groupe est le centre de tout et tous les autres groupes sont pesés par référence à lui. Chaque groupe nourrit sa propre fierté et sa vanité et clame sa supériorité, exalte ses propres divinités et regarde avec mépris les profanes ». Nous pouvons identifier deux formes d'ethnocentrisme. D'une part, l'ethnocentrisme peut être perçu comme une attitude normale qui participe au processus de culturation. En effet, lorsqu'on considère sa culture comme la meilleure, on renforce l'estime de soi. D'autre part l'ethnocentrisme nous apparait comme un comportement dangereux lorsqu'il traduit le rejet ou la négation des autres cultures. Dans cet ordre d'idées, certains auteurs ont théorisé des positions extrémistes en allant jusqu'q affirmer la virginité culturelle de certaines sociétés. Par exemple, les penseurs européocentristes Hegel et David Hume pensent que les Noirs n'ont pas de culture.

En vérité, toutes les cultures se valent, nous avons plutôt un relativisme culturel. C'est l'idée selon laquelle les croyances et les activités d'un individu sont relatives à la culture et au contexte d'existence de l'individu en question. En matière de culture, tout est relatif. Il faut donc éviter de tomber dans le piège de l'ethnocentrisme. De plus, il existe une complémentarité entre les différentes cultures. Il n'existe pas de culture pure, chacune recèle des contributions étrangères. Il n'y a pas de culture seule mais des cultures en coalitions les unes avec les autres. Nous devons donc saluer l'idée d'un dialogue entre les cultures car toute culture qui s'enferme s'étiole.

Enfin, nous pouvons identifier certains points de similitudes entre les différentes cultures. Certes les sociétés ont leurs propres manières de vivre ; malgré leurs différences, il existe des phénomènes qu'on retrouve dans toutes les sociétés : c'est ce qu'on appelle les universaux culturels. Dans toutes les sociétés, on retrouve la pratique du mariage, du baptême des enfants et des cérémonies funéraires. Mais les manières de faire, les significations et les valeurs accordées à ces pratiques varient d'une société à une autre. Par exemple, dans certaines sociétés on enterre les morts alors dans d'autres on les incinère.

A la lumière de ces considérations, nous pouvons dire que les cultures se valent. Toutefois, il existe des principes universels que nous devons préserver au-delà du respect de la diversité culturelle. Quelle que soit la diversité des pratiques culturelles, il faudrait respecter les droits humain

ainsi que les droits de l'enfant. Des pratiques tels que 'esclavage, la pédophilie, le racisme, le cannibalisme ne peuvent être tolérés au nom du respect de la diversité culturelle.
De nos jours, nous assistons à une tendance à l'uniformisation des cultures. Ce phénomène est accentué par la mondialisation. Celle-ci renvoie un vaste mouvement d'internationalisation dans plusieurs domaines (politique, économique, social, culturel, sportif). La mondialisation n'est pas un phénomène nouveau mais aujourd'hui elle est devenue pus manifeste du fait des avancées de la technoscience. Ainsi, on pourrait penser que cette globalisation pourrait donner naissance à une « culture universelle ». Cette idée d'uniformisation des cultures avait été théorisé par le Président-Poète L. S. Senghor à travers ce qu'il appelait civilisation de l'universel : le rendez-vous du donné et du recevoir. Malheureusement, cette uniformisation des cultures nous apparait comme un horizon vers lequel on tend mais qui recule toujours. En réalité, la mondialisation va plutôt faciliter l'essor d'une forme d'impérialisme. En effet, c'est une culture dominante qui a tendance à imposer son propre model. Il s'agit de la culture occidentale en général et américaine en particulier. La mondialisation renvoie donc à un rapport de force.

IV – LE TRAVAIL

En tant que fait de culture, le travail participe au processus de socialisation. Le travail peut être définit comme une activité de transformation de la nature en vue de produire des choses utiles. Il nous apparait comme un fait incontournable pour la réalisation de la vie en société. Pour cette nécessite du travail est parfois vécue péniblement. Ainsi, on est en droit de se poser cette problématique : le travail est-il un moyen d'épanouissement ou au contraire constitue-t-il une entrave à la liberté de l'homme ?

1 – Le travail comme contrainte ou servitude

L'étymologie du mot travail renvoie à un instrument de torture : « le tripalium ». Il s'agit d'un outil que l'on utilise pour contraindre certains animaux qui refusent d'être ferrés. Ainsi le mot travail renferme une connotation négative. De plus, la tradition religieuse chrétienne conçoit le travail comme une punition. C'est le châtiment que reçoivent Adam et Eve à la suite du péché originel. Adam et Eve vivaient au paradis et n'avaient pas besoin de travail. Dieu leur avait demandé de ne pas toucher l'arbre de la connaissance, du bien et du mal, communément

appelé pommier. Mas ils touchèrent au fruit défendu et Dieu les chassa du paradis. Avant de les envoyer sur terre pour se racheter, Dieu les préviens tous les deux. A Adam il dit : « tu travailleras à la sueur de ton front » et a Eve : « j'augmenterai la souffrance de tes grossesses et tu enfanteras dans la douleur » (Genèse, Sainte Bible).
Du point de vue religieux, le travail nous apparait comme une punition. Cette idée de souffrance poursuit toujours l'homme lorsqu'il travaille. Exercé dans certaines conditions, le travail devient aliénation car il fait perdre à l'homme sa liberté voire même son humanité. Le philosophe allemand Karl Marx pense que le capitalisme entraine l'aliénation. Dans le contexte de lutte des classes, le travail peut déshumaniser l'ouvrier. Dans ce système d'exploitation de l'homme par l'homme, Marx dit à propos de l'ouvrier : « il n'est pas lui quand i travaille et quand il ne travaille pas, il redevient lui-même. Le travail que fait l'ouvrier n'est pas une activité grâce à laquelle il s'épanouit et se réalise mais c'est plutôt une contrainte pour pouvoir survivre. Karl Marx soutient que « ce travail modifie son corps et ruine son esprit ». Autrement dit, l'ouvrier reçoit un salaire de misère qui ne lui permet pas de satisfaire ses besoins. Ici, l'ouvrier n'est pas heureux parce qu'il est exploité. Cette exploitation risque de l'affecter jusqu'à ne pas pouvoir développer son intelligence. Avec le travail aliéné, on assiste à une forme de deshumanisation.
Au sortir de cette première étude, nous pouvons dire que le travail peut être humiliant ou dégradant pour l'homme. Mais tout travail est-il une contrainte ? N'y a-t-il pas de travail qui libère l'homme ?

2 – Le travail comme moyen de réalisation

Le travail participe au processus d'humanisation, il permet ainsi à l'homme de se réaliser et de s'accomplir. A travers cette activité, l'homme se distingue des autres êtres vivants. L'animal exécute une tache sans préparation, il n'a pas la notion de ce qu'il fait. La différence entre l'activité de l'animal et le travail humain réside dans le fait que l'animal est guidé par son instinct et que l'homme fonde son activité sur la raison. L'homme conçoit d'abord un projet avant de le réaliser. Selon Marx : « ce qui distingue le plus mauvais architecte de l'abeille la plus experte, c'est qu'il a construit la cellule dans sa tête avant de le construire dans sa ruche ». Le travail est donc une activité spécifiquement humaine, car participant au développement intellectuel de l'homme. Par son travail, l'homme humanise la nature tout en se naturalisant.
Sur le plan social, le travail est un moyen d'intégration. En effet celui qui

travaille est reconnu et accepté par les autres membres du groupe. De plus, le travail permet de concrétiser le lien de solidarité entre les différents membres du groupe. Celui qui travaille peut accéder à une certaine autonomie, il peut subvenir à ses besoins grâce à son travail. Pour Voltaire, « le travail nous éloigne de trois grands mots : l'ennui, le vice et le besoin ». Le travail nous protège contre l'oisiveté.
Le travail peut être un moyen de libération. L'homme se libère de la dépendance vis-à-vis de la nature. Le philosophe allemand Hegel considère que l'esclave pourrait accéder à une forme de liberté grâce à son travail. Dans sa fameuse dialectique du maitre et de l'esclave, il montre que le travail joue un rôle libérateur. Hegel décrit une scène de lutte opposant deux hommes, lutte au terme de laquelle le vaincu accepte, en échange de la vie sauve, de travailler pour le vainqueur qui devient le maitre. En devenant esclave, le vaincu transforme la nature tandis-que jouis passivement des produits de son esclave. Pendant que l'esclave transforme l'environnement et maitrise les lois de la nature, le maitre reste inactif et dépend entièrement de son esclave. Enfin de compte, les rôles sont inverses : le maitre devient l'esclave de son esclave. Dans cette scène, on constate que par le travail, l'esclave s'est humanisé et s'est libéré ; en revanche, le maitre perd sa liberté.

V – LE LANGAGE

Le langage peut être définit comme un ensemble de signes graphiques ou vocaux permettant de réaliser une communication. Il ne faut pas confondre la communication animale et le langage humain. La communication animale est naturelle, innée, instinctive, elle est l'expression des besoins de l'animal. A la différence de la communication animale, le langage humain n'est pas inné, mais acquis, en plus, il est conditionnel. Le langage humain est formé de signes qui nécessitent une interprétation ou un décodage. La communication animale est formée signaux-stimuli. L'animal réagit à la suite d'une stimulation. Le langage humain est étroitement lié à la pensée. Sous ce rapport, nous pouvons dire que le langage est un fait spécifique à l'homme.

1 – Langage et Pensée

Les rapports entre le langage et la pensée sont souvent posés en termes d'antériorité et de supériorité. Pense-t-on avant de parler ? Le langage et la pensée sont-ils indissociables ?

➞ L'antériorité de la pensée sur le langage semble logique dans la mesure où nous disons : « je cherche mes mots ». C'est donc la pensée qui utilise le langage comme instrument. Cependant il devrait envisager l'éventualité selon laquelle le langage puisse constituer un masque pour la pensée. Dans certains cas, il arrive que le langage soit défaillant. Pour Bergson : « le langage est une mutilation de la pensée ». Il considère le langage comme un moyen limité tandis-que la pensée est vivante et illimitée. Le langage ne peut pas exprimer toutes les nuances de la pensée. Par exemple, un mot est utilisé pour designer des intensités d'un même sentiment (par exemple le mot amour). De ce point de vue, le langage peut donc trahir la pensée.

➞ Certains penseurs vont remettre en cause cette antériorité de la pensée sur le langage, ils vont plutôt soutenir un rapport de simultanéité. On pourrait dire alors que la pensée et le langage sont comme le recto et le verso d'une même feuille. Pour Hegel, ce sont les mots qui nous permettent d'extérioriser la pensée. Il va même démystifier la notion d'ineffable. Il arrive souvent de ressentir quelque chose de si élevée, de si puissante qu'on ne saurait l'exprimer : on parle alors d'ineffable ou d'indicible. Mais Hegel pense que cette ineffable n'est qu'une idée sombre. Pour lui, l'ineffable c'est la pensée a l'état de fermentation, c'est la pensée obscure qui ne devient claire que lorsqu'elle trouve le mot. Rappelons que déjà chez Platon, la pensée apparaissait comme un discours intérieur que l'âme entretenait avec elle-même. Il est donc difficile de penser sans les mots. Dans cette perspective, le langage ne peut pas trahir la pensée. Pour Oscar Wilde, nos pensées naissent toutes habillées.

2 – Forme et fonction du langage

Il existe trois formes de langage : le langage gestuel, le langage écrit qui nous permet de conserver certaines œuvres et le langage oral qui présente plus d'avantages. En dehors de ces formes principales, nous avons également d'autres formes : le regard, la musique, la danse, les couleurs, l'art, le langage des fleurs.
La fonction primordiale de langage est la communication. En effet, le langage permet d'établir un lien entre les différents membres de la société. Pour Roman Jackolson, cette fonction primordiale peut générer d'autres fonctions secondaires. En partant des différents éléments constitutifs de la communication (émetteur, message, réception, contexte canal, code) nous pouvons identifier plusieurs fonctions.

➞ La fonction expressive ou émotive permet à l'individu d'extérioriser ses sentiments ou ses idées (confère Le Lyrisme).

➞ La fonction appellative ou conative est destinée à produire un effet sur le récepteur.
Nous avons également la fonction référentielle qui permet de décrire l'environnement ou le milieu, la fonction esthétique ou poétique accorde une importance particulière a la beauté du message transmis. Elle utilise des procédés qui permettent de mettre en valeur le langage lui-même. La fonction phatique permet de vérifier la qualité de la communication.

➞ La fonction métalinguistique nous permet de réfléchir sur le langage. Il s'agit par exemple d'étudier les règles et les principes qui registrent le langage. (Exemple : la grammaire).

En dehors de ces fonctions, nous pouvons également citer la fonction pédagogique, la fonction pudique, la fonction magico-religieuse.
Le langage est aussi un instrument de domination pour qui sait l'utiliser. Le pouvoir du langage peut être perçu dans le domaine de la politique ou de la presse. C'est une maitrise du langage qui avait permis aux sophistes de s'imposer en Grèce Antique. Pour le poète allemand Hölderlin : « le langage est le bien le plus précieux et le plus dangereux que les dieux ont donné aux hommes ». Le langage peut être utilisé dans des fins néfastes, pour flatter, mentir, défigurer, calomnier, diffamer. Mais le langage peut également réconcilier les hommes.

LA VIE SOCIALE - CHAPITRE 6

INDIVIDU ET SOCIETE

INTRODUCTION

Les termes individu et société renvoient à deux notions différentes mais interdépendantes. Il serait malaisé de voir un individu dont l'individualité suffirait pour affirmer son identité hors d'une culture, pas plus qu'on ne saurait voir des institutions sociales établies en dehors des individus qui sont indispensables pour leur application et leur renouvèlement. Ainsi, la réflexion sur les modalités de cette communauté et ses rapports avec ses membres permettrait d'élucider l'intersubjectivité qui résulte de leur

coexistence.
Comment définir l'individu ? Qu'est-ce que la société ? La société est-elle naturelle ou artificielle ? Si la société est une nécessité pour l'espèce humaine, n'est-elle pas une contrainte pour l'individu ? L'homme peut-il s'épanouir en étant membre de la société ? Comment faut-il expliquer les mécanismes de l'exclusion sociale ?

I – ELUCIDATION CONCEPTUELLE

1 – Individu et Société

Le terme individu vient de individuum qui désigne ce qui est indivisible. On peut d'abord comprendre l'individu comme un être qui forme une unité organisée et ne saurait être partager ou diviser sans être détruit. L'individu est à l'image de l'atome c'est-à-dire une réalité indivisible matériellement. Pour Aristote, l'individu est-ce est « un numériquement ». Autrement dit, il est un objet, une unité distincte et autonome. Vu sous cet angle, l'individu apparait comme un « être classifié ». L'homme est certes un individu mais il est difficile e l'appréhender en dehors de la société et de la culture. Lorsqu'il est intégré au sein de la société, l'être humain va devenir une personne.
Le terme personne provient du latin persona qui signifie un masque ou un déguisement. Il s'agit précisément de l'apparence extérieure d'un homme jouant sur une scène. Ainsi le terme personne renvoie à un acteur, un personnage ou un représentant. De la scène, on est passé à la vie sociale. Dans processus d'interaction entre individu, la société se structure et installe chaque individu dans un champ de rôle. La vie sociale peut être comparée à une vaste comédie ou chaque membre joue son rôle. La personne a une dimension morale, c'est un sujet conscient, autonome et raisonnable capable de distinguer le bien du mal et pouvant répondre de ses paroles.

2 – La société

Le terme société vient du latin « socius » qui désigne un compagnon ou un associé. La société peut être définit comme un ensemble organisé et structuré de personnes cohabitant suivant des normes, des règles et des lois. Du respect de ses normes dépend la stabilité et la pérennité du groupe social. Nous pouvons établir une distinction entre la société humaine et la « société animale ». Les animaux vivent en groupe, ils sont régis par des lois naturelles. Chez l'homme nous avons une société dynamique. La société humaine a une dimension évolutive. De plus, la

société humaine ne repose pas uniquement sur l'intérêt, nous avons également une solidarité entre les membres du groupe.

II – LES FONDEMENTS DE LA SOCIETE : OU CONVENTION

- Dans une perspective naturaliste, nous pouvons justifier l'avènement de la société comme la concrétisation d'une disposition innée. C'est ainsi qu'Aristote définit l'homme comme un « zoon politikon » c'est-à-dire un animal politique. Aristote considère que l'homme est par nature un animal social. En d'autres termes, sa naissance est contemporaine a son intégration a la vie sociale. Par conséquent, la cite n'est pas le fruit de l'invention de l'homme, elle est naturelle et préside a l'individu. La société est l'espace naturelle ou l'homme réalise et achève sa nature. Elle est la première condition du développement de l'humanité. C'est parce qu'il est incapable de vivre sans le secours et la coopération de ses semblables avec qui il forme un tout organique, que l'individu se doit de vivre en société. Aristote va utiliser l'image du tout et de la partie pour expliquer le rapport entre la société et l'individu. De ce fait, l'individu n'existe que par et pour la société. Aristote soutient qu'en dehors de la société, l'individu serait soit une brute soit un Dieu. Dans la même logique, le philosophe allemand Karl Marx pense que l'individu est le produit de la société. Même la solitude est vécue en fonction des autres. C'est pourquoi Marx soutient : « l'homme est (...) un animal qui ne peut s'isoler que dans la société ».

- A cote de cette conception qui situe le fondement de la société dans son caractère nécessaire, il y a une autre qui n'admet aucunement la sociabilité naturelle de l'homme. Cette thèse contractualise est défendue par les théoriciens du contrat social. Pour ces derniers, la société est le fruit d'un pacte. Ils vont partir de l'hypothèse d'un état de nature qui serait antérieur a la vie en société. Seulement ils n'ont pas les mêmes interprétations au sujet de cette état de nature.
Le philosophe anglais Thomas Hobbes décrit l'état de nature comme un état de guerre de tous contre tous. A cause de la rivalité, de la défiance et de la gloire, les hommes s'entredéchirent et se prêtent à la violence. Chaque homme étant animé par le désir de conserver son corps et ses membres voit son semblable comme une menace potentielle. Ainsi, a l'état de nature « l'homme est un loup pour l'homme ». Enfin de compte, nous allons assister à une instabilité et a une insécurité permanentes. Pour Hobbes, c'est la peur qui va pousser les hommes à sortir de cet état de nature pour former une société.

Le philosophe Jean Jacques Rousseau ne partage pas la conception hobbienne. Pour lui, l'état de nature renvoie plutôt à une innocence et a une insouciance. Dans son Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes, Rousseau nous montre que l'homme vivait d'une manière oisive et solitaire a l'état de nature. Ce sont les conditions climatiques et la menace des bêtes fauves qui vont pousser les hommes à se regrouper. Mais cette vie en groupe va faciliter l'apparition de la propriété privée. C'est ainsi que Rousseau décrit la création de la société à partir de cette propriété privée. Il écrit : « le premier qui ayant enclos une terre et s'avisa de dire que ceci est à moi, et trouva des gens assez simples pour le croire fut le vrai fondateur de la société civile ». Pour Rousseau, la société est dons apparue accidentellement. Cependant, cette première socialisation va déboucher sur une corruption généralisée. Il faut maintenant trouver un moyen pour reconquérir le paradis perdu.

III – LE PROCESSUS DE LA SOCIALISATION

La socialisation est le processus par lequel l'individu s'intègre au sein de la société. Cette dernière est caractérisée par la division du travail, la coopération mais aussi les divergences d'intérêts. Lorsque l'individu s'adapte aux règles et normes définis par la société, il va intérioriser certaines valeurs. Rappelons que la valeur renvoie à un idéal qui dépend du modèle dominant. Ainsi la valeur ne peut pas être clairement déterminée (exemple : avoir la foi, la dignité, le courage). Au cours du processus de socialisation, l'individu doit respecter les normes sociales. Celle-ci détermine « ce qu'il faut faire, ce qui est interdit de faire et ce qui simplement toléré ». Dans ce cas, la norme renvoie à un espace de convenance et d'intelligibilité a l'intérieur duquel se conçoive les comportements conformes aux valeurs et aux modèles proposés comme références de chacun et de tous. Cependant, ce model socialement requis ne pose et n'impose pas une identité de pensée et de choix. Mais il fait simplement l'obligation de se maintenir à l'intérieur des limites prescrites de ce point de vue-là. La norme est donc moins contraignante que la loi puisqu'elle laisse une marge de manœuvre a l'individu.
Les normes sociales auxquelles se conforme l'individu varient d'une société a une autre. Autrement dit, il existe une relativité des normes. En fonction des époques et des sociétés, nous avons une évolution des normes et des règles.
Il faut préciser que le processus de socialisation ne se fait sans un

rapport conflictuel entre l'individu et la société. La société s'établie avec la tendance de subordonner l'individu, ce qui ne contraste pas moins l'autonomie individuelle. C'est en tenant compte de cet état fait que le philosophe allemand Kant nous parle de « l'insociable sociabilité de l'homme ». Pour lui, les hommes sont animés par deux penchants : un penchant à s'isoler du groupe social pour rechercher son propre intérêt et un penchant à entrer en société pour réaliser ses dispositions naturelles.
En somme, lorsque la société se met en place, il y a un conflit qui s'installe entre l'individu et la société. Ainsi, tant qu'il y aura des normes, des hommes les violeront et la société s'sévira par le biais des sanctions. Mais il faut reconnaitre que la transgression des normes est parfois bénéfique pour l'évolution de la société, car c'est à force de transgresser les normes que ces dernières sont améliorées.

IV – CONFORMITE ET DEVIANCE

Le processus par lequel l'homme est socialisé ne se passe pas sans conflit, car l'homme n'accepte pas passivement les normes et les règles que la société lui impose et précisément à partir de ces normes que les individus sont juges. On ne saurait concevoir une société sans normes. Le corollaire de la norme et de la règle, c'est la punition ou la sanction lorsqu'il y a transgression. En ce sens, toute société surveille ses membres et les punis suivant la gravite des fautes. Mais l'homme n'accepte pas passivement les règles qui lui sont imposées du fait qu'il est un être libre et surtout un être de désir. Il y a donc constamment un conflit entre l'homme et la société. Nous pouvons ainsi distinguer au sein de la société un champ de la normalité et un autre champ de l'anormalité.
Le normal désigne l'ensemble des conduites et des comportements qui sont adoptés par le plus grand nombre dans une société donnée. Les normes sociales couvrent des domaines aussi divers que variés qui vont du vestimentaire au culinaire en passant par le sexuel, le langage et le travail. Ce qui est normal dans une société peut être absolument anormale dans une autre société d'où la diversité et la relativité des normes.
L'anormal renvoie à l'ensemble des conduites et des comportements adoptes par la minorité dans une société donnée. Nous pouvons identifier plusieurs cas d'anormalité. Nous avons d'abord les déviants qui refusent de se conformer aux normes établies par la société. Ils défient les règles sociales en leurs opposant d'autres règles. Cependant, nous

pouvons identifier deux formes de déviance : une déviance qui peut être source de progrès, c'est celle qu'incarnent les prophètes, les révolutionnaires, les philosophes, les artistes, les savants... ; nous avons une autre forme de déviance que l'on peut qualifier de pathologique, c'est le cas de certaines perversions comme le banditisme, ou les perversions sexuelles (zoophilie, pédophilie, nécrophilie, l'homosexualité (dans certaines sociétés)).

NB : Les marginaux n'ont pas de valeurs à proposer à la société, leur vie traduit un certain malaise, une incapacité à vivre comme les autres. Ils vivent ainsi en marge de la société.

Le plus paradoxale des cas de déviance reste la maladie mentale appelée aussi folie. Il n'est facile de tenir un discours sur la folie, c'est un phénomène que nous pouvons expliquer sous plusieurs angles (l'angle psychologique, social, culturel, métaphysique).
Sur le plan social, la folie traduit une certaine incompréhension entre l'individu et la société. Dans certains cas, l'individu peut être en avance par rapport à ses semblables, on parle alors de folie par excès. Cependant, la folie peut également traduire une incapacité d'adaptation par rapport aux exigences de la vie en société. Enfin, la société elle-même peut être à l'origine de certaines formes d'exclusions sociales. C'est souvent la raison sociale qui secrète la déraison.

LA VIE SOCIALE - CHAPITRE 7

CONSCIENCE ET INCONSCIENT

INTRODUCTION

Le terme conscience vient du latin « Cum Scientia » Qui désigne à savoir rassemblé. Pour André Lalande, la conscience renvoie « à une intuition que le suivi de ses états et de ses actes ». Il s'agit d'une perception ou une connaissance de soi-même et du monde. La conscience nous permet ainsi de reconnaître l'existence du sujet. Cependant, la vie psychique de L'homme ne se résume pas seulement à cette conscience. Celle-ci subit de nombreuses influences. C'est ainsi qu'on va passer de la conscience à l'inconscient. En psychanalyse ,

l'inconscient renvoie à l'ensemble des représentations et des désirs inaccessibles à la conscience est souvent refoulés par elle. Entre la conscience et l'inconscient, Les penseurs vont élaborer plusieurs théories enfin d'interpréter le processus de formation de la personnalité de l'individu. Qu'est-ce que la conscience ? Quelles sont les limites de la conscience ? La théorie de l'inconscient psychique se réduit-elle pas l'homme à un être de désir plutôt qu'à un être de raison ? L'hypothèse de l'inconscient remet-t-elle en cause la liberté de l'individu ?

I - LA CONSCIENCE

La conscience se présente sous plusieurs formes. Elle est dite psychologique Lorsqu'elle rend le sujet capable de percevoir sa propre activité psychique , c'est-à-dire lorsque l'individu est capable de saisir et de comprendre son intériorité pour mieux guider son acte. La conscience écologique d'être direct ou spontanée lorsqu'elle permet une saisie immédiate de soi-même et du monde extérieur. Elle peut être réfléchie lorsqu'elle traduit le retour de la pensée sur elle-même.
La conscience morale permet au sujet d'évaluer ses actes. La conscience morale est normative, car c'est une « juge extérieur » qui permet à l'homme de juger ses actes. Jean Jacques Rousseau nous parle d'un juge infaillible du bien et du mal : il n'existe pas plusieurs consciences, c'es la même conscience qui a la capacité de se mouvoir pour être parfois psychologique et parfois morale.

1 - Le Cogito cartésien comme illustration de la conscience.

Le philosophe Descartes est l'un des premiers à assimiler la conscience à la raison à partir de cogito. La conscience est lié à la pensée donc c'est elle qui nous permet de réfléchir sur le monde. Le cogito cartes est issu du doute hyperbolique qui fait table rase de tout. Descartes ira jusqu'à remettre en cause sa propre existence. Mais, il se rencontre à l'évidence qu'il peut douter de tout sauf qu'il est en train de douter. Etant donné que seule la pensée résiste au doute, Descartes avoue : « même si je doute de tout, je ne peux pas douter que je suis en train de douter » d'où la formule « je pense, j'existe » (cogito ergo sum). Dès lors, c'est la pensée qui nous livre la preuve de notre existence. Pour Descartes, l'homme renvoie d'abord à une « Red cogitans » c'est-à-dire une substance pensante.

2 - La critique des phénoménologues

La phénoménologie nous propose une vision d'ensemble au sujet de la conscience. Les phénoménologues reprochent à Descartes le fait de théoriser une conscience solipsiste (solitaire). En effet, il est difficile de concevoir une conscience seule, interdépendante du monde extérieur. Pour Husserl, la conscience se rapporte toujours à un objet extérieur. Ainsi « tout cogito a un cogitatum ». Autrement dit, « toute conscience est conscience de quelque chose ». Husserl va définir la conscience comme intentionnalité. Dans la même logique, Jean Paul Sartre pense que la conscience se construit avec l'aide des autres. Il soutient qu'autrui est le médiateur indispensable entre moi et moi-même. Cette critique des phénoménologues va ouvrir une brèche et va remettre en cause l'autonomie de la conscience.

« Les philosophes du soupçon » vont mener une critique à l'endroit de la conscience. Pour Karl Marx, la conscience est d'emblée un produit social et le demeure aussi longtemps qu'il existe des hommes. Pour lui, notre façon de percevoir les choses est conditionnée par le milieu ou l'environnement social. Par exemple, le bourgeois et le prolétaire n'ont pas la même conscience. Nietzsche, pour sa part, déplore le rejet du corps théorisé par certains penseurs. Pour lui, l'homme est corps et âme. Il ne faudrait donc pas négliger le corps au profit de l'âme. Le médecin autrichien Sigmund Freud va élaborer une théorie de l'inconscient.

II - L'INCONSCIENT

1 - La théorie de l'inconscient de Freud

Le médecin autrichien Freud va initier une méthode pour explorer le champ de l'inconscient. Pour Freud, l'inconscient renvoie à l'ensemble des représentations et des désirs inaccessibles à la conscience et refoulés par elle. Il considère que l'inconscient est constitué de souvenirs et de sentiments éprouvés au cours de l'enfance, y compris les pulsions sexuelles ou libido.
En 1900, Freud va d'abord théoriser une première topique dite verticale en évoquant la conscience, le préconscient et l'inconscient. Mais c'est en 1920 qu'il élabore sa deuxième topique dite horizontale constituée de trois instances que sont le « moi », le « surmoi » et la « ça ».

- Le « Ça » est caractérisé par le principe de plaisir qui pousse l'individu à accéder immédiatement à ses désirs. Le ça est sons constitué de l'ensemble des pulsions et tendances qui sont en nous depuis notre naissance. L'énergie qui est à la base de ces tendances d'origines sexuelles Freud la nomme libido.

- Le « Surmoi » aussi appelé Censeur est constitué de l'ensemble des interdits parentaux et sociaux. Depuis la prime enfance, les règles et les normes établies censurent certains désirs, les empêchent de se réaliser. Tout individu intériorise ses règles de sorte à formé un « gendarme » intérieur. Avant même que le désir qui provient de l'inconscient arrive à la conscience, ils subissent le contrôle rigoureux du surmoi. Si ses désirs sont conformes à l'ordre établi, ils passent. S'ils ne sont pas conformes, ils sont systématiquement refusés .

- Le « Moi », il désigne l'instance qui est chargé d'opérer une médiation entre les pulsions inconscientes et les critères sociaux. Le moi doit jouer le rôle d'arbitres entre le ça et le surmoi et même le monde extérieur. Le moi est également en contact avec le monde extérieur.

Freud va également proposer une nouvelle théorie de la sexualité. Il reconnaît l'existence d'une sexualité infantile qui s'exprime à travers trois stades. Le stade oral (0-1ans) qui met l'accent sur la bouche, le stade anal (1-3ans) qui est centré sur l'anus et le stade phallique (3-5ans) tourné vers les parties génitales. Selon Freud, le bon ou le mauvais déroulement de la sexualité infantile se répercute sur celle de l'adulte. Au stade phallique, nous assistons au complexe d'ŒEdipe c'est-à-dire l'enfant développe une affection à l'égard du parent du sexe opposé. Par exemple, le jeune garçon voudrait prendre la place du père.
Ce que la théorie de Freud apporte comme nouveautés, c'est que les troubles de la personnalité trouvent leurs explications et, dans certains cas, leur solution, lorsque par la technique de l'analyse, on parvient à remonter à l'enfance des patients et à découvrir les aspects troublants ou traumatisant de leur histoire. Grâce a des techniques telles que l'hypnose, le psychanalyste va aider son patient pour qu'il puisse se souvenir de ses événements traumatisants.
En découvrant l'inconscient, Freud a apporté une révolution à la conception de l'être humain. L'interprétation des rêves est la technique du divan vont lui permettre de faire du patient un acteur de sa propre guérison. Lorsque Freud applique les théories de psychanalyse aux autres phénomènes sociaux tels que la religion, la création artistique et littéraire, il fait une œuvre révolutionnaire mais dans la portée peut-être relativisée.
En tout état de cause, son influence sur la littérature notamment sur le courant surréalisme est incontestable.

2 - La critique de l'inconscient

La théorie freudienne ne va pas faire l'unanimité dans le domaine de la philosophie. Certains penseurs dénoncent le recours abusif à l'inconscient. Pur cette raison, Sartre considère que l'« inconscient est là mauvaise foi de la conscience ». En effet, il serait facile de convoquer un inconscient pour justifier certains actes.
Dans cette même perspective , Alain considère que le recours à l'inconscient pourrait être assimilé à la fuite de responsabilité.

LA VIE SOCIALE - CHAPITRE 8 & 9

L'ÉTAT | LIBERTÉ

INTRODUCTION

Réfléchir sur le thème de l'État, c'est prolongé la question sur le rapport entre l'individu et la société. En effet, l'État se présente comme un pouvoir politique institutionnalisé. Il renvoie ainsi à un prolongement de la société. Les nombreux conflits entre l'individu et la société attestent des dysfonctionnements qui persistent au sein de l'espace sociale. Ce qui nous force à penser que l'individu ne s'épanouit pas totalement au sein de la société. Dès lors, on pourrait se demander si la mise en place de l'État semble prouver que la société demeure limitée ?
L'État est donc la société politiquement organisée. Les hommes peuvent-ils réellement s'épanouir avec cette institution politique ?
Quelle est la nature et la signification de l'État ?
Quelle est l'origine et les fondements de l'État ?
Quelles sont les formes et les fonctions de l'État ?
Comment analyser les rapports entre la liberté et l'Etat ?
Quelles sont les limites de l'État ?
Enfin, existe-t-il une réelle souveraineté de l'État avec ce nouveau contexte marqué par la mondialisation ?

I - QU'EST-CE QUE L'ÉTAT ?

Le terme État vient du latin « stare » qui désigne « l'action de se tenir debout ». Il renvoie à une situation, une manière d'être d'une personne ou d'une chose. L'Etat renvoie à la personnification d'un ordre politique au sein de l'espace sociale. Il s'agit d'un ensemble d'institutions qui

organise une société dans un territoire donné. Le philosophe Max Weber soutient que l'Etat est constitué de trois éléments : un élément charnel constitué de la population, un élément matériel c.-à-d. le territoire et un élément juridique et politique : le pouvoir. L'Etat se manifeste surtout par un gouvernement. Celui-ci constitue le groupe qui a le pouvoir effectif d'agir au nom de L'Etat.

Il ne faut pas confondre l'État, la nation et la patrie. La nation est une communauté naturelle. Elle renvoie à un ensemble d'individus unis par une même culture ou une même langue. Les hommes qui forment une nation ont un héritage commun. L'Etat renvoie à une communauté juridique c'est-à-dire un ensemble d'individus soumis à une même législation. La patrie est une communauté naturelle envisagée sous l'angle sentimental ou religieux.

Lorsqu'un État est constitué à partir d'une nation, cela peut renforcer l'unité nationale, on parle alors d'État Nation. Pour Max Weber, l'État dispose du monopole de la violence physique légitime.

II - LA GENÈSE DE L'ÉTAT

L'analyse de la genèse de l'Etat peut nous conduire à l'analyse de l'origine du pouvoir c.-à-d. la manière dont on accède à l'Etat : tient-on le pouvoir de Dieu, du peuple ou par la force ?
Pour certains auteurs, le pouvoir politique a une origine divine. Pour Saint Paul, *« celui qui résiste à l'autorité se rebelle contre l'ordre établi par Dieu »*. Il soutient que toute autorité provient de Dieu. Le souverain dispose ainsi d'une procuration divine.

Sous un autre angle, nous pouvons aborder la question de l'origine du pouvoir politique en partant du point de vue des Théoriciens du contrat. C'est dernier considère que le pouvoir politique est institué à la suite d'un contrat social. Pour Hobbes, l'État intervient pour garantir l'ordre et la sécurité au sein de l'espace social. Le pouvoir politique est la conséquence d'un pacte d'autorisation. En effet, les hommes vont d'abord se dessaisir de leurs droits naturels. Ensuite, ils vont se soumettre à une autorité qui détient un pouvoir absolu. Ce renoncement aux droits naturels s'effectue grâce aux conseils de la raison. Le souverain va disposer d'un pouvoir absolu. C'est pourquoi Hobbes assimile l'Etat à un Léviathan, du nom d'un animal de la mythologie biblique caractérisé par sa curiosité et son invincibilité. C'est par la terreur qu'il inspire à tous que l'État impose la paix et que chacun peut

jouir en toute quiétude de sa personne et donc de sa liberté. L'État peut donc faire usage de la violence afin d' assurer la paix sociale.

Rousseau va proposer un autre type de contrat. Rappelons que la première socialisation va générer une corruption. Rousseau pense que la vie en société a progressivement corrompu la nature humaine en lui apprenant l'égoïsme, la jalousie, la méchanceté,.... L'homme va également perdre sa liberté pour devenir esclavage soumis à l'oppression et à l'exploitation de plus fort que soi. Il faut donc procéder à une Refondation de la société sur la base d'un nouveau contrat social. À la différence de Hobbes qui proposait une soumission totale à l'autorité politique en place, Rousseau cherche à trouver un pacte moins contraignant et où chacun garderait une part de sa liberté. Il formule comme suit le principe de ce nouveau pacte social : *« trouver une formule d'association qui défende et protège de toute force commune la personne et les biens de chaque associé et par laquelle chacun s'unissant à tous, n'obéisse pourtant qu'à lui-même et reste aussi libre qu'auparavant. »* (du Contrat Social). Ce nouveau contrat social n'est possible qu'à la condition d'être l'émanation de ce qu'il appelle la « volonté générale ». Celle-ci est synonyme de bien commun. Avec ce contrat, il faut reconnaître à tous les mêmes droits et accorder à chacun la liberté d'expression.
Au sortir de cette tentative d'explication de la genèse de l'État, nous pouvons identifier deux fondements du pouvoir politique. D'abord chez Hobbes, l'État intervient pour restaurer la sécurité et sortir de l'état de guerre qui prévalait à l'état de nature. Ensuite chez Rousseau, l'État doit offrir un cadre propice à l'expression de la liberté.

Par ailleurs, l'origine du pouvoir politique pourrait être expliquée au moyen d'un rapport de force. Pour le penseur Florentin, Machiavel, la politique est un art qui vise à conquérir le pouvoir et de trouver un moyen pour s'y maintenir. Machiavel pense que la politique ne doit pas être subordonnée à la morale. Par conséquent, les hommes peuvent user de tous les moyens pour accéder au pouvoir. Pour Machiavel, la fin justifie les moyens.

III - FORMES ET FONCTIONS DE L'ÉTAT

1 - Les différentes formes de l'Etat

La forme d'un État est déterminée par l'organisation du pouvoir politique. Le problème qui se pose ici c'est de voir la forme qui va permettre aux

individus de s'épanouir pleinement. Ainsi, en fonction de l'organisation du pouvoir politique, nous distinguons plusieurs formes d'Etat.

Le pouvoir peut être consacré entre les mains d'un seul individu. Nous pouvons donner comme exemple la **monarchie** où le monarque exerce le pouvoir. Il faut également déléguer une partie de son pouvoir en fonction de certaines règles institutionnelles. On parle alors de monarchie constitutionnelle.
Cependant, lorsque le pouvoir est entre les mains d'un seul homme, celui-ci pourrait abuser de la force dont il dispose.
En effet, le souverain qui détient un pouvoir absolu pour se transformer en tyran ou un dictateur.

Le pouvoir peut être centré entre les mains d'un groupe de personnes. À titre d'exemple, nous pouvons citer **l'aristocratie** qui est définie comme le gouvernement des « meilleurs ». C'est d'ailleurs cette forme que théorisait Platon dans La République. Platon pense que ce sont les meilleurs qui doivent diriger la cité. Il nous parle donc du « Philosophe - Roi ». Mais, il faut préciser qu'il existe certaines formes de gouvernement dirigées par un groupe de d'individus qui ne privilégient pas l'intérêt général, c'est le cas de l'oligarchie. Dans un régime oligarchique, nous avons un groupe d'individus qui ne cherche que l'intérêt particulier.

Enfin, le pouvoir politique peut être entre les mains du peuple. Nous pouvons donner l'exemple de la **démocratie** qui, selon Abraham Lincoln est *« le gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple »*. Dans la démocratie, le peuple est à la fois gouvernant et gouverné. Il existe deux types de démocratie : la démocratie directe est la démocratie représentative.

C'est types de gouvernements peuvent se combiner, on parle alors de **régime mixte**.
Après avoir présenté les différentes formes d'État, il convient de se poser une question centrale : quel est le meilleur régime politique ?
Nous constatons qu'aucun régime exempt de critiques. En effet, dans chaque système, nous pouvons retrouver les germes de la corruption. Ainsi, la monarchie peut sécréter une tyrannie ou une dictature.
Toutefois, s'il convient de choisir, nous retiendrons la démocratie qui semble être la forme de gouvernement la moins mauvaise. La démocratie tente de réaliser les valeurs de la liberté, de l'égalité et de la justice. C'est un régime qui peut offrir aux citoyens les voies et moyens

de s'épanouir pleinement. Avec le principe de la séparation des pouvoirs, nous avons moins de risques pour qu'il y ait dérive. En définitive, nous pouvons nous référer aux propos de Paul Valéry : *« Si l'Etat est fort, il nous écrase ; si elle est faible, nous périssons »*. Il est difficile de choisir face à ce dilemme entre la toute-puissance de l'État ou sa faiblesse. Paul Valéry nous invite à un fonctionnement équilibré de l'État, de telle sorte que les libertés soient garanties sans qu'elles ne nuisent au pouvoir de l'État.

2 - Les fonctions de l'Etat

Le rôle de l'État est d'abord de mettre en place l'état de droit. Il s'agit d'un système institutionnel ou gouverner et gouvernants sont soumis à des lois communes. Dans un état de droit, toutes les décisions (des autorités politiques, des gouvernants, de l'administration, de la police, etc.) sont prises en vertu des lois existantes. L'Etat doit également garantir la sécurité des biens et des personnes.
L'Etat, en tant que prolongement de la société, doit contribuer à l'épanouissement des Hommes. Enfin, l'autorité politique doit offrir un cadre propice à l'expression de la liberté des hommes.

IV - ÉTAT ET LIBERTÉ

(Nous allons traiter cette partie sous forme de sujet de dissertation)

Sujet : L'Etat est-il compatible avec la liberté ?

Introduction

Amener le sujet : L'Etat renvoie à un ensemble d'institutions dotées d'un pouvoir et qui l'exerce sur une population dans un territoire donné. La liberté, quant à elle, se conçoit généralement comme absence de toute contrainte extérieure. Être libre, c'est donc être soi-même, sa propre cause, une autonomie absolue de la volonté. L'Etat est une institution qui a le pouvoir de contraindre les gens en leur appliquant des lois. Dès lors, on pourrait s'interroger en se posant la question à savoir : « L'Etat est-il compatible avec la liberté ? ». Autrement dit, l'Etat et la liberté peuvent-ils cohabiter ?
Problématique : Le pouvoir d'État, dès lors que son exercice s'accompagne de contraintes pour amener les membres du corps politique à lui obéir, n'est-il pas de ce fait incompatible avec la liberté qui suppose l'autonomie du sujet ou bien les deux peuvent-il se concilier ?
Plan : Nous allons d'abord, dans un premier temps, montrer que l'Etat peut-être compatible avec la liberté ; ensuite, nous allons voir dans

quelle mesure la l'Etat pourrait constituer un obstacle à la liberté des hommes.

Développement :

Thèse : Dans le cadre de l'établissement du pouvoir politique, il est souvent difficile de parler de liberté. Il faut cependant préciser qu'il existe une forme de liberté dans le contexte de la mise sur pied de l'autorité politique. Ainsi, l'État, en assurant la sécurité des hommes et de leurs biens, offre un cadre propice à l'expression de la liberté. La fonction de défense qu'assure l'Etat est une condition nécessaire à la réalisation de la liberté. C'est dans cette perspective que le penseur anglais Thomas Hobbes défend l'idée d'une nature humaine agressive que seule la force est à même de contraindre à la sociabilité.
Par conséquent, il faut mettre sur pied un État fort pour qu'il puisse pacifier l'espace sociale. L'absence d'Etat entraînerait l'instabilité et le chaos.
L'Etat peut consolider la justice sociale. Celle-ci est une vertu consistant à reconnaître et à respecter les droits d'autrui en se conformant au principe d'équité. En tant que principe fondamental, la justice ne se limite pas à une simple égalité entre les hommes, celle-ci étant acquise de fait par le droit. Mais il s'agit d'offrir à chaque citoyen une situation qui lui permet d'exploiter ses propres aptitudes. Ainsi, chacun pourra occuper sa place au sein de la société. Nous pouvons ainsi dire qu'un pouvoir politique juste et légitime peut effectivement garantir la liberté aux individus.
En outre, la liberté politique pourrait nous permettre de concilier les deux principes qui semblent contradictoire à savoir : la liberté et l'obéissance. À ce niveau, le contrat social de Rousseau nous donne des pistes de solution à cette apparente contradiction.
En effet, le libellé du pacte attribue aux individus une entière collaboration de même qu'une participation. Cette implication du citoyen est symbolisée par la loi. Celle-ci est l'incarnation de la volonté générale. La liberté, étant l'expression d'une volonté individuelle existe dans l'élaboration même du contrat de Rousseau. Si nous prenons en compte le fait que la loi, qui est certes l'expression de la volonté de tous, est aussi le mien car je suis membre à part entière du tout. Par conséquent, j'ai moi-même contribué soit directement ou indirectement à l'élaboration de la loi. C'est pourquoi en obéissant à la loi, je n'obéis en réalité qu'à moi-même. À ce propos Rousseau affirme : *« l'obéissance à la loi qu'on s'est soi-même prescrit et liberté »*.

Avec l'élaboration de la législation commune, nous avons une dimension de la liberté.
Phrase de transition : Au sortir de cette première étude, nous pouvons dire que l'État et la liberté peuvent cohabiter. Cependant, n'arrive-t-il pas que l'État puisse abuser de son pouvoir ou de sa force coercitive ?

Antithèse : L'État dispose d'appareils répressifs tels que la police, la gendarmerie, les tribunaux, etc. Ces institutions de l'État peuvent constituer des éléments répressifs. Par conséquent, certaines manifestations de l'autorité politique peuvent contraindre la liberté individuelle. L'être humain, en tant qu'individu, est animé par un désir de liberté. De ce fait, L'État se présente comme un obstacle face à l'autonomie individuelle. Les anarchistes tels que Bakounine et Proudhon militent en faveur de la disparition de l'État. Pour ces penseurs, l'État est condamné à disparaître parce qu'il est l'expression de l'aliénation des libertés individuelles. Toute obéissance devient ainsi une destruction de la personnalité. Bakounine compare l'État à un immense cimetière où s'enterrent les manifestations de la vie de l'individu. Pour les anarchistes, l'État est un mal radical, il est le véritable fossoyeur de liberté.
Par ailleurs, l'Etat peut privilégier des intérêts particuliers. Dans certaines situations, le pouvoir politique peut constituer un instrument de domination au service d'une classe dominante. Pour Karl Marx, L'État sera l'appareil administratif de contrôle et d'organisation de la société, mais qui va également favoriser les bourgeois. Les marxistes vont théoriser une critique à l'encontre de l'autorité politique. Il se projettent vers un dépérissement de l'État. Ceci ne sera possible qu'avec la suppression des antagonismes de classe. Le communisme est perçu comme un stade où il n'y a point d'injustice ni de pouvoir organisé.

(Vous pouvez faire votre propre conclusion. Le grand 5 qui suit peut-être aussi utiliser comme une conclusion).

V - ÉTAT ET MONDIALISATION

Tout État est caractérisé par une souveraineté. Celle-ci renvoie à un principe abstrait qui désigne l'instance détentrice de l'autorité politique légitime. L'État dispose de cette autonomie et de cette légitimité du fait qu'il ne reconnaît aucun pouvoir au-dessus de lui. Aujourd'hui cette souveraineté de l'État est remise en cause avec le nouveau contexte de mondialisation. Dans une certaine mesure, la souveraineté de l'État peut être menacée par la mondialisation.

ÉPISTÉMOLOGIE - CHAPITRE 10

INTRODUCTION

L'Epistémologie est sans doute ce qui constitue l'essentiel de la philosophie contemporaine. On peut la définir comme une philosophie de la science, plus précisément comme une réflexion critique que la philosophie fait sur la science notamment sur les principes, les méthodes et les résultats de la science. On est alors en droit de se demander : Pourquoi l'épistémologie ? Qu'est-ce qui fonde sa raison d'être ? L'épistémologie tire sa légitimité dans le fait que la science contemporaine est porteuse de retombées négatives, de possibilités destructives qui donnent à la philosophie un droit de regard critique sur elle. En effet, si la science n'avait aucune part de négativité ou de dangerosité, si elle était parfaite, l'épistémologie n'aurait certainement pas sa raison d'être. Or, comme le remarque Gaston Bachelard, « la connaissance scientifique est une lumière qui projette des zones d'ombres ». Et il s'agit justement pour l'épistémologie d'éclairer ces zones d'ombres, de les dissiper. Cependant, il est important de noter que l'épistémologie ne s'intéresse pas uniquement aux retombées négatives de la science, mais bien avant ces dernières, elle s'intéresse aux principes, à la méthode et aux résultats de la science, donc du début jusqu'à la fin du processus de réalisation d'une œuvre scientifique. Mais, si l'épistémologie a pour objet d'étude la science, on peut alors se demander ce qu'est cette dernière et ce qui la caractérise.

Le problème épistémologique peut tout d'abord être formulé suivant deux thèmes majeurs : d'une part, à quoi reconnait-on une science ? Quel est le sens propre d'une connaissance scientifique ? Quelle est sa spécificité ? Et comment la distinguer de ce qu'elle n'est pas ?

D'autre part, la réflexion Épistémologique peut avoir une autre orientation : quels sont les différents domaines de la science ? Que cherche la science ? Qu'est-ce qui, en effet, constituerait l'objectif ultime d'une quête scientifique ? Quelle est la nature de la vérité scientifique ? Quel est le rapport entre science et technique ?

ÉMERGENCE DE LA PENSÉE SCIENTIFIQUE

1 – Connaissances intuitives et Connaissances discursives

La pensée se présente selon deux formes principales : parfois nous avons l'air qu'elle saisit son objet sans intermédiaire, donc de manière directe, immédiate. C'est cette saisie directe de l'objet qui est nommée connaissance intuitive ; aussi, en des moments, il nous semble que la pensée parait saisir son objet de façon médiate ou indirecte, en utilisant différents intermédiaires, en passant par des étapes successives : c'est la connaissance discursive.

• Connaissances intuitives

Du latin « intuitio », « vue, regard », dérivé de intueri « regarder attentivement », l'intuition semble être immédiate du fait qu'elle paraît opérer sans user de la raison, et est généralement perçue comme inconsciente : seule sa conclusion est alors disponible à l'attention consciente. L'intuition n'opérerait ainsi pas par raisonnement : elle ne serait jamais la conclusion d'une inférence, du moins consciente.

Pour Platon, l'intuition est la saisie immédiate de la vérité de l'idée par l'âme
indépendamment du corps.
Au contraire pour Épicure, l'intuition est la saisie immédiate de la réalité du monde par le corps indépendamment de l'âme.

Pour Descartes, l'intuition est la connaissance immédiate et certaine de la vérité d'une idée par sa nécessité intrinsèque, comme on le saisit dans les mathématiques et plus encore dans
l'intuition que la conscience a d'elle-même d'être une « chose pensante » à travers l'expérience du cogito : « Il n'y a pas d'autres voies qui s'offrent aux hommes, pour arriver à une connaissance certaine de la vérité, que l'intuition évidente et la déduction nécessaire ».

Pour Spinoza, l'intuition est la connaissance immédiate et certaine de l'essence des choses à partir de la compréhension nécessaire de leur cause par la raison, c'est l'unique source de
vérité qui s'oppose à la connaissance vague par le langage ou l'expérience corporelle.

Pour Henri Bergson, l'intuition est la conscience dans ce qu'elle a de plus lumineux. Pour Bergson, c'est la saisie de l'esprit par lui-même au sein de la durée, qu'il définit comme « la sympathie intellectuelle ou spirituelle par laquelle on se transporte à l'intérieur d'un être pour coïncider avec ce qu'il a d'unique et par conséquent d'inexprimable ».

Kant écrit dans la Critique de la raison pure : « de quelque manière et par quelque moyen qu'une connaissance puisse se rapporter à des objets, le mode par lequel elle se rapporte immédiatement à eux et que toute pensée prend comme moyen pour les atteindre est l'intuition ». Il distingue intuition empirique et intuition pure ; l'intuition empirique est relative au contenu de la sensation. L'intuition pure, quant à elle, est relative à la sensibilité qu'il définit comme « la capacité de recevoir (réceptivité) des représentations par la manière dont nous sommes affectés par des objets ».

• Connaissances discursives

Le terme « discursif », a contrario, renvoie à tout ce qui se rapporte au discours rationnel, au raisonnement, à la démarche procédurale et successive de la démonstration. Le mot « discursif » se traduit en latin par la « course » qu'effectue l'esprit, les tours et détours qu'il fait, le cheminement qu'il suit pour parvenir à la saisie médiate de son objet. Contrairement à l'intuition, la pensée discursive suppose la médiation nécessaire des concepts et donc des mots du langage. De ce point de vue, elle est commuable tandis-que la pensée intuitive, elle, est plutôt ineffable, c'est-à-dire ne peut être exprimée clairement.

Ce qui est aussi remarquable, c'est que la plupart des grandes découvertes scientifiques ne découlent pas seulement d'une approche discursive faite de raisonnements ou de démonstrations complexes, mais dès d'abord, d'un coup de génie, d'une intuition et d'une inspiration subite. L'intuition d'une découverte est celle par laquelle le savant, par une illumination soudaine, a le sentiment profond d'avoir trouvé quelque chose d'inédit.

A titre d'exemple, on pourrait rappeler la découverte du fameux principe d'Archimède selon lequel « tout corps plongé dans un fluide subit une poussée verticale dirigée de bas en haut, égale au poids du fluide déplacé ». C'est au cours de son bain, semble-t-il que Archimède a découvert ce principe par une intuition vive. C'est dire qu'en science, l'intuition donne donc au savant, le pressentiment d'avoir immédiatement, par une vue d'ensemble de l'esprit, la compréhension globale des rapports entre les choses.
Cependant, en dehors de ces dispositions cognitives que sont l'intuitif et le discursif, la pensée scientifique ne doit-elle pas également être rapportée à la connaissance empirique ?

2 – La connaissance empirique

L'empirisme désigne un ensemble de théories philosophiques qui font de l'expérience sensible l'origine de toute connaissance ou croyance et de tout plaisir esthétique. L'empirisme s'oppose en particulier à l'innéisme et plus généralement au rationalisme « nativiste » pour lesquels nous disposerions de connaissances, idées ou principes avant toute expérience. L'empirisme est à l'origine de la théorie associationniste de l'esprit en psychologie, qui explique la formation des représentations mentales par la conjonction d'idées simples.
Défendu principalement par les philosophes Francis Bacon, John Locke, Condillac, George Berkeley, David Hume et des scientifiques comme Ibn Al Haytham, l'empirisme considère
que la connaissance se fonde sur l'accumulation d'observations et de faits mesurables, dont on peut extraire des lois générales par un raisonnement inductif, allant par conséquent du concret à l'abstrait.

Pour David Hume, les pensées que nous formons dans notre esprit n'ont en réalité d'autre
origine que l'expérience sensible. Il fait ruiner alors la croyance à la causalité. En effet, pour lui, la causalité, ce principe sacro-saint des théories expérimentales, n'est pas ontologiquement parlant, une réalité inhérente à notre esprit. C'est à tort que les rationalistes la considèrent comme un principe inné naturellement inscrit dans notre âme.
Elle n'est en vérité que le résultat d'une habitude. En effet, l'habitude que nous avons de constater qu'un phénomène A est toujours suivi d'un phénomène B nous fait immédiatement conclure que A est la cause de B, et que le lien causal qui les unit est nécessaire. David Hume récuse précisément cette idée chère aux rationalistes du caractère nécessaire de ce lien causal. Pour lui, c'est une simple croyance dérivée de l'expérience et
confortée par le constat d'une répétition constante de la succession des phénomènes qui a fini par s'établir profondément dans notre esprit.

Toutefois, l'idée empiriste selon laquelle l'expérience est la seule source de nos
connaissances n'a-t-elle pas des limites ?

Kant, pour sa part, n'exclut pas que l'expérience est un point d'appui nécessaire, mais il défend que la connaissance ne peut pas seulement être comprise dans une perspective empiriste. Pour lui, en effet, « si toute nos connaissances commencent avec l'expérience, il n'en résulte pas qu'elles dérivent toutes de l'expérience ». Notre esprit ne se

contente pas de recueillir de façon brute les choses et de les collectionner pour les connaitre. Il se doit
également d'exercer sur elles son propre pouvoir de connaitre. Copernic comprendrait-il et expliquerait-il aussi décisivement qu'il l'a fait, le mouvement de la terre autour du soleil s'il ne se fiait qu'aux données de l'expérience brute ? selon Kant, notre raison, pour avoir une connaissance scientifique du monde, ne doit guère se borner à une observation naïve et passive des phénomènes qui le constituent. Pour lui, elle « doit se présenter à la nature tenant d'une main ses principes, qui seuls peuvent donner à des phénomènes concordant l'autorité de lois, et de l'autre les expériences qu'elle a institué d'après ces mêmes principes ».

Au total, la connaissance scientifique n'est pas la reconduction brute des données
empiriques observables. Elle s'élabore le plus en s'opposant à celle-ci. Il s'agit à présent de voir quel est le caractère de la science en comparaison des premières approches du réel que sont le mythe, la magie et la religion ?

3 – La science et les premières approches du réel

Mythe, magie, religion constitue les premiers modes opératoires de la pensée.

• Le mythe

Le mythe est considéré comme la première forme d'explication des choses et de l'univers. Cependant, c'est une explication qui est de l'ordre du sentiment et non de la raison. Un mythe est une construction imaginaire (récit, représentation, idées) qui se veut
explicative de phénomènes cosmiques ou sociaux et surtout fondatrice d'une pratique sociale en fonction des valeurs fondamentales d'une communauté à la recherche de sa cohésion. Il est porté à l'origine par une tradition orale, qui propose une explication pour certains aspects fondamentaux du monde et de la société qui a forgé ou qui véhicule ces mythes :
- La création du monde (cosmogonie) ;
- Les phénomènes naturels ;
- Le statut de l'être humain, et notamment ses rapports avec le divin, avec la nature, avec les autres individus (d'un autre sexe, d'un autre groupe) ;

- La genèse d'une société humaine et ses relations avec les autres sociétés.

Le terme mythe est souvent employé pour désigner une croyance manifestement erronée au premier abord, mais qui peut se rapporter à des éléments concrets exprimés de façon symbolique et partagée par un nombre significatif de personnes. Il met souvent en scène des êtres incarnant sous une forme symbolique des forces de la nature, des aspects de la
condition humaine.
Le mythe (qui se veut explicatif en se fondant sur des constructions imaginaires) se distingue de la légende (qui suppose quelques faits historiques identifiables), du conte (qui se veut inventif sans expliquer), et du roman (qui "explique" avec peu de fondements). Ces quatre types de récits fictifs sont parfois confondus.

• La magie

Contrairement au mythe qui est une forme d'explication, qui intègre la dimension théorique de la vie humaine, la magie, elle, est de l'ordre de la pratique. Elle est un savoir-faire, un ensemble de procédés ésotériques qui se fonde sur la maitrise de forces occultes immanentes à la nature pour obtenir, par des gestes, des incantations et des rituels des effets inexplicables rationnellement. L'action du magicien sur la nature, sa manipulation des êtres qui la constituent, suppose une croyance ferme au déterminisme, au rapport causal entre les phénomènes. Voilà pourquoi James Georges Frazer voit dans la magie une sorte de présidence. La magie suppose également la croyance qu'il y a des forces immanentes à la nature. La connaissance et l'appropriation de ces forces procurent au magicien une
puissance qui lui permet d'infléchir l'ordre des choses et de soumettre la nature à sa volonté.

• La religion

Toutefois, la magie ne réussit pas toujours, et son échec manifeste la faiblesse de l'être humain face à l'hostilité du monde naturel. Ainsi, à travers l'échec de ces pratiques magiques sur la nature, l'homme se représente qu'il existe des volontés supérieures à la sienne. Il faut alors gagner leur sympathie par des prières, des sacrifices ou des rituels de toutes sortes : ainsi nait le sentiment religieux. A l'opposé de la magie qui manifeste la volonté humaine de soumettre la nature à une domination occulte, la religion, elle, nait du

sentiment que les forces qui animent ce monde sont bien supérieures à celles de l'être humain.

L'étymologie même du mot (du latin « religere » qui signifie respecter, vouer un culte) révèle que la religion se traduit par un sentiment de soumission et d'adoration à l'égard d'Etre surnaturels ou d'une divinité transcendante.

Quelle est la spécificité de la science par rapport à ces types de connaissances que sont le mythe, la magie et la religion ? A-t-elle quelque similitude avec eux ou faut-il dire qu'elle se distingue radicalement d'eux ?

La science opère une rupture avec mythe, magie et religion et se définit comme une
discipline entièrement nouvelle. Michelle Henri pourra alors la définir comme « une connaissance rigoureuse, objective, incontestable, vraie. De toutes les formes
approximatives voire douteuses de connaissances ou de croyances, ou de superstitions, qui l'avaient précédées, celle-ci se distingue en effet, par la puissance de ses évidences et de ses
démonstrations ». À partir de ce moment, on pourrait en déduire que le mythe, la magie et la religion ne sont pas, rigoureusement parlant, des connaissances. Ils apparaissent surtout
comme l'expression de l'imaginaire et du sentiment de l'être humain. Ainsi, s'ils se
manifestent plus comme des croyances en des esprits ou des êtres surnaturels que comme des connaissances, la science, elle, a plutôt le souci de l'objectivité et de la rationalité. Elle tient à appuyer rigoureusement ses explications sur l'observation des faits et à les vérifier en
les confrontant constamment à la réalité.
C'est pourquoi, de nos jours la science fascine. En effet, selon Jean Rostand, « qu'on le veuille ou non, qu'on s'en félicite ou qu'on le déplore, la science tient dans nos sociétés une place considérable, et qui s'élargit sans cesse ».
Ce qui distingue la science du mythe, de la magie et de la religion, c'est l'esprit de cette première qui a un caractère critique et un souci permanent d'objectivité, de rigueur et de rationalité. Toutefois, ne faudrait-il pas analyser les principes et les méthodes de la connaissance scientifique pour mieux cerner la nature du savoir scientifique ?

4 – Les principes et les méthodes de la connaissance scientifique

On peut avec André Lalande, définir la science comme « un ensemble de recherches et de connaissances ayant un degré suffisant d'unité et de générosité susceptible d'amener les hommes qui s'y consacrent à des résultats concordant qui ne relèvent ni des gouts ni des intérêts individuels ni des conventions arbitraires, mais de relations objectives que l'on découvre graduellement et que l'on peut confirmer par des méthodes de vérifications bien définies ». On retient de cette définition les caractéristiques suivantes : la rationalité, l'universalité, l'objectivité, la neutralité et l'impersonnalité.

• La rationalité

La science est rationnelle car c'est un savoir qui n'est pas immédiat ni spontané : la connaissance scientifique est toujours le résultat d'un processus de recherches et d'efforts par le biais de la raison. La science est donc fille de l'étonnement comme la démarche philosophique. Selon Bachelard, la connaissance scientifique est un savoir « mesuré, contrôlé, critiqué ». Ainsi, elle ne peut se poser ni s'imposer qu'en s'opposant aux obstacles épistémologiques parmi lesquels on peut citer les traditions, les croyances collectives, les préjugés, l'opinion, les idées reçues, etc. c'est pourquoi Bachelard écrit : « accélérer la science, c'est opérer une mutation brusque, c'est contredire un passé, c'est rajeunir spirituellement ». Dans cette même logique Claude Bernard affirme : « le doute est l'oreiller du savant ».

• L'objectivité

La science est objective au sens où elle n'est pas liée à la personne du savant. Elle ne varie pas en fonction des individus, de l'argent ou d'un autre pouvoir, elle est indépendante de la subjectivité du savant. Par exemple, lorsque le savant étudie un objet, il fait le tout pour départir de ces objets tout ce qui n'en fait pas partie et pourrait apparaitre faussement comme en faisant partie.

• L'universalité

La science est universelle dans la mesure où elle fait abstraction des frontières ethniques, raciales, culturelles. Autrement dit, les connaissances scientifiques sont accessibles à tout esprit compétant qui remplit les critères de la scientificité. C'est ce qui

avait fait dire à Aristote : « il n'y a de science que du général ». Cela signifie que les énoncés scientifiques concernent tout l'univers et ses composantes.

• La neutralité

Dire que la science est neutre, c'est dire qu'elle est inhumaine, c'est-à-dire étrangère à la morale, à la religion, aux valeurs. En effet, la démarche scientifique ne prend pas en compte des circonstances d'ordre moral et éthique. Elle s'intéresse uniquement à ce qui est techniquement réalisable. De ce fait, elle cause des problèmes qu'elle ne prend pas en
charge, parce qu'étant caractérisée par sa neutralité axiologique. C'est justement cette neutralité qui vaut à la science certaines critiques qui lui sont adressées.

• L'impersonnalité

La science est impersonnelle dans la mesure où elle se démarque de la volonté, des gouts et des préférences subjectives de la personne du savant. Aussi, elle repose sur des critères qui sont élaborés en dehors de la subjectivité individuelle du savant et s'imposent de la même manière à tous les savants

Par ailleurs, le mot science renferme en son sein des modes d'approches du réel qui se distinguent par leur objet, leur méthode, leur vérité. D'où l'intérêt de procéder à une typologie des sciences.

ÉPISTÉMOLOGIE - CHAPITRE 11

LES DIFFERENTS TYPES DE SCIENCES

On range habituellement les sciences en trois grandes catégories : les sciences de la nature ou sciences exactes ou encore science expérimentale, les sciences logico-formelles et les sciences humaines ou sciences sociales.

1 – Les sciences de la nature

Les sciences de la nature sont également appelées – à l'exception de l'astronomie qui est une science d'observation – sciences

expérimentales. Elles ont pour objet d'étude la matière vivante (biologie, botanique) et la matière morte (géologie, physique, chimie). Leur démarche repose sur la méthode expérimentale qui se déroule en trois phases : l'observation, l'hypothèse et la vérification (c'est la démarche trilogique).

• L'observation

Il ne s'agit pas de ce regard naïf que nous portons sur les choses. L'observation scientifique est en elle-même un début de recherche. Elle se fait donc de manière rigoureuse. En plus, le savant n'observe pas des faits banaux et habituels mais des faits rares et polémiques. Ainsi, observer au sens scientifique du terme, c'est « aller à la rencontre des faits que l'on cherche à expliquer et en faire un relevé aussi complet que possible »

• L'hypothèse

Elle vient après l'observation du phénomène à étudier. L'hypothèse peut être comprise comme « supposition ou solution provisoire tirée de l'observation d'un fait que l'on cherche à vérifier ». Autrement dit, le savant émet une idée pour tenter d'expliquer le phénomène observé, mais cette idée n'est que temporaire, car elle peut être confirmée ou infirmée après vérification.

• La vérification

Pour finir, le savant va vérifier son hypothèse. La vérification est une confrontation de l'hypothèse à la réalité matérielle. Si elle est conforme à cette dernière, alors elle est retenue ou confirmée ; elle devient ainsi une loi ou une théorie scientifique reconnue comme telle par la communauté scientifique. Au cas contraire, elle est tout simplement rejetée au profit d'une autre hypothèse à vérifier.
Cette méthode expérimentale montre que dans les sciences de la nature, la vérité se définit comme l'adéquation entre la théorie et la réalité matérielle : ce que nous disons doit être conforme à ce qui existe. D'où cette célèbre formule de Claude Bernard : « le fait suggère l'idée, l'idée dirige l'expérience, l'expérience juge l'idée ».

2 – Les sciences logico-formelles

Ces sciences se résument principalement à deux, à savoir la logique et les mathématiques. Elles sont nommées telles du fait de leur haut degré d'abstraction et de leur indépendance à l'égard du monde sensible. Elles

ont pour objet d'étude les lois ou mécanismes de la pensée (la logique) et le raisonnement (la mathématique). Leur méthode est la méthode hypothético déductive.
Ce sont des sciences au niveaux desquelles on se soucie uniquement de la cohérence du raisonnement ou du discours. Dès lors, on n'a pas besoin de se référer au concret pour valider le discours.

• La logique

La logique est la science du raisonnement correct. Il s'agit pour elle de savoir dans quelle mesure on peut réaliser une succession cohérente dans un enchainement de propositions. Même si le souci de la cohérence était présent dans la pensée des anciens philosophes, l'histoire des idées retient Aristote comme fondateur de la logique en tant que science. Si l'on en croit Aristote, pour que le discours s'inscrive dans le registre de la cohérence logique, il doit impérativement se conformer à un petit corpus de principes directeurs indispensables. Ceux-ci sont également appelés axiomes. Les axiomes sont des propositions évidentes que la raison admet sans aucune justification préalable, sans aucune preuve. Ce sont en quelque sorte des conventions. L'axiome des axiomes, celui parmi eux, qui est, selon Aristote, le plus fondamental, c'est le principe de non contradiction. Il l'énonce ainsi qu'il suit : « il est impossible qu'un même attribut appartienne et n'appartienne pas en même temps au même sujet et sous le même rapport ». Autrement dit, il n'est pas possible qu'une chose soit elle-même et son contraire en même temps et sous le même rapport. Dans les mêmes conditions, elle ne peut pas être ce qu'elle est et ce qu'elle n'est pas à la fois.
Du principe de non contradiction découlent deux autres principes, à savoir le principe d'identité (A = A ; A est A) et le principe du tiers exclu selon lequel si une proposition est vraie, alors son contraire est faux, et il n'y a pas de troisième possibilité. Si la pensée, quel que soit le domaine où elle est à l'œuvre ne se donne pas de tels principes, on ne peut guère savoir ce qu'elle dit ni si ce qu'elle avance est vrai.

En outre, par-delà des principes directeurs du discours, il convient de faire remarquer qu'il existe principalement deux types de raisonnement, dont tous les autres ne sont que des variantes : la déduction et l'induction.
La déduction est un raisonnement qui part du général au particulier. A partir d'une première proposition générale appelée prémisse, on déduit par voie de conséquence une autre qui est implicitement comprise en la

première. Comme exemple de raisonnement déductif, on peut prendre le syllogisme d'Aristote qui s'énonce comme suit :

« Tous les hommes sont mortels,
Or Socrate est un homme,
Donc Socrate est mortel »

Cependant, il est à signaler que malgré son souci de rigueur et de cohérence, le syllogisme peut poser des problèmes. En effet, il est possible en ce niveau de raisonner correctement, mais a des termes faux. Par exemple lorsqu'on énonce le syllogisme suivant :

« Tous les hommes sont des vertébrés,
Or le chat est un vertébré,
Donc le chat est un homme ».

Contrairement à la déduction, l'induction est un type de raisonnement qui part de l'observation de plusieurs cas particuliers pour procéder à une généralisation. Par exemple, je constate que beaucoup de mes semblables sont morts, j'en induis que les autres et moi- même mourrons aussi et que, d'une manière générale l'homme est fait pour mourir. Ce raisonnement parait solide mais il est beaucoup moins rigoureux que la déduction. Son usage est beaucoup plus fréquent dans les sciences de la nature et dans les sciences de l'homme.

• Les mathématiques

On peut définir les mathématiques comme l'ensemble des sciences hypothético-déductives qui ont pour objet le nombre, l'espace, l'ordre, la mesure. Dire qu'elles son hypothético- déductives signifie qu'elles procèdent par démonstration et la démonstration mathématique est un raisonnement qui, sans recourir à l'expérience sensible, part d'un certain nombre de principes rationnels vrais ou considérés comme vrais pour aboutir de façon conséquente a une conclusion vraie. A l'instar du raisonnement logique, en mathématique également, la conclusion n'est vraie que parce qu'elle est rigoureusement déduite de principes considérés comme vrai.

Voilà pourquoi en mathématique, de même qu'en logique, on définit la vérité comme l'accord interne de la pensée avec elle-même ou encore la cohérence interne du raisonnement. Les principes qui servent de point de départ à la démonstration mathématique sont les axiomes et les postulats.

Les axiomes sont des propositions évidentes par elles-mêmes, on n'a donc pas besoin de les démontrer. Dès qu'on les énonce, ils sont acceptés d'office par la raison, du fait de leur évidence.
Exemple : Quel que soit x, il existe un nombre x + 1 que l'on appelle suivant de x.

Les postulats, au contraire, sont des propositions que l'on « demande » d'admettre, mais qui ne sont ni évidentes par elles-mêmes ni démontrables : ce sont des suppositions dont l'admission est indispensable à la poursuite de la démonstration.
Exemple : le cinquième postulat d'Euclide énoncé ainsi qu'il suit : « par un point pris hors d'une droite, on ne peut mener qu'une seule parallèle à cette droite ».

Aujourd'hui d'ailleurs la différence n'est plus faite entre l'axiome et le postulat. On parle indifféremment du postulat ou de l'axiome des parallèles d'Euclide. Les développements ultérieurs des mathématiques ont fini de montrer que tout acte décisoire de l'esprit posé au début d'une déduction peut être appelé axiome.

Beaucoup de problèmes d'ordre épistémologique se posent au sujet des mathématiques : entre autres, il y a tout d'abord la question de l'origine des « êtres mathématiques » puis celle du rôle des mathématiques dans la connaissance de l'univers.

Poser de telles questions, c'est se demander si les mathématiques ont un enracinement décisif dans le réel, ou si, au contraire, leurs constructions sont complètement abstraites ? Sont-elles le miroir intérieur de la réalité ou ne sont-elles que les créations libres de notre esprit ?
Suivant une perspective empiriste, John Stuart-Mill soutien que ces notions qu'utilise le mathématicien ne sont abstraites qu'en apparence. A y voir de plus près, elles proviennent de l'expérience sensible. En effet, « le fait énoncé dans la définition d'un nombre est un fait physique. Chacun des nombres, 2,3,4, etc., dénotent des phénomènes physiques ». (Système de logiques inductive et déductive.3, chap. 24, paragraphe 5, Liège 1988). Les notions de points, de lignes, de cercles que nous avons dans notre esprit ne sont que des copies des phénomènes similaires trouvés dans l'expérience. Le fil à plomb a suggéré l'idée de ligne droite, le soleil et la lune nous ont donné l'idée de cercle.
En outre, dans une perspective rationaliste, il est évident que l'origine sensible des êtres mathématiques n'est pas admise. Car ils ne sont pas

à proprement parler dans la réalité physique. Compter trois arbres, traverser un lac de forme ronde, ce n'est pas « rencontrer » le chiffre trois ou un cercle. Selon Platon, les figures que les géomètres dessinent ne sont que des représentations. Les figures dessinées ne sont que la copie des figures en soi. Les
« objets » auxquels les géomètres pensent quand ils raisonnent ne peuvent guère être perçus par les sens mais seulement par l'esprit.

Par ailleurs, à la question de savoir « les mathématiques pourquoi faire ? », l'impression généralement partagée, c'est les mathématiques apparaissent comme un jeu, un moment de détente de l'esprit. Il est vrai qu'on perçoit tout de suite difficilement leur portée et leur valeur pratique. Selon André Lichnerowicz, même si les mathématiques sont une science, elles donnent l'apparence d'être un art. A l'instar du musicien et du peintre, le mathématicien, doté d'une imagination et d'une sensibilité artistique, se soucie au premier chef de la beauté des structures qu'il crée et de la valeur esthétique de ses démonstrations. Pourtant, aux yeux de Lichnerowicz, « les mathématiques, ce jeu en apparence si gratuit, mordent de plus en plus profondément sur ce que nous appelons le réel (...), elles ont été en mesure de prévoir, avec une incroyable précision, le détail du mouvement de tous les
astres ». En effet, les mathématiques ont beaucoup contribué au développement spectaculaire des sciences de la nature. Kepler, Newton et Galilée n'ont permis la naissance et l'essor de la physique moderne qu'en mettant les mathématiques au service de la connaissance de l'univers.

3 Les sciences humaines

Elles ont pour objet d'étude l'Homme en tant qu'être social. Elles sont nombreuses mais on peut en citer la sociologie, la psychologie, l'anthropologie, l'histoire, l'ethnologie, la linguistique. Leur méthode est la méthode compréhensive qui repose sur l'analyse et la comparaison. Dans les sciences humaines ou sociales la vérité est hybride, c'est-à-dire indéterminée et subjective. Des lors, on se pose la question de leur scientificité.
En effet, la scientificité des sciences humaines a longtemps été contestée car elles présentent le paradoxe d'être des sciences dans lesquelles l'homme est à la fois sujet et objet de recherche. Ainsi, une question se pose : les sciences humaines peuvent-elles être considérées comme des sciences à part entière ?

A cette interrogation, une discipline comme la sociologie répond par l'affirmative.
En effet, ayant comme objet d'étude les comportements et les attitudes de l'homme en société (ces comportements et attitudes étant difficilement quantifiables mais plutôt observables), la sociologie se veut une science à part entière. A cet effet, Emile Durkheim considère que les faits sociaux doivent être traités comme des choses. Cela ne signifie pas que l'homme et le fait social sont des choses, mais que pour faire œuvre scientifique, le sociologue se doit d'analyser son objet d'étude, de le traiter de manière objective. Or, la question qui se pose à ce niveau est de savoir s'il est possible d'être en même temps juge et partie ou sujet et objet d'étude. Autrement dit, l'homme peut-il être connu et expliqué comme une chose ? La réponse à cette question semble négative, puisque l'homme ne peut être expliqué comme une chose matérielle. Dès lors, il est préférable en ce qui concerne l'homme, de parler de compréhension plutôt que d'explication. Ainsi, les sciences humaines revendiquent une objectivité, même si cette dernière est plus difficilement accessible pour elles que pour les sciences de la nature.

Cette délicatesse de l'objectivité et de la vérité dans ces différentes catégories de science devrait nous amener à revoir notre manière de concevoir la vérité car cette dernière est plus complexe et plus problématique que l'on ne le pense.

ÉPISTÉMOLOGIE - CHAPITRE 12

LE PROBLEME DE LA VERITE

Dès lors que nous voulons aborder la notion de vérité, nous devons éviter un piège assez fréquent : la confusion entre vérité et réalité. En effet, tandis-que la réalité est un fait, la vérité, quant à elle, est un discours, un énoncé ou un jugement. A cet effet, les choses ne sont ni vraies ni fausses : soit elles existent, soit elles n'existent pas, car étant des réalités et non des vérités. C'est plutôt ce que nous disons qui peut être vrai ou faux.
Par conséquent, la vérité est en nous et non dans les choses. Mais

puisque la vérité n'est pas uniforme, elle se présente sous différentes formes, conceptions ou critères.

1 – La vérité formelle

Il faut entendre par vérité formelle, l'accord de la pensée avec elle-même : elle est énoncée par la logique et les mathématiques. Dans la vérité formelle, ce qui est important, c'est que la proposition émise soit conforme au système initial de référence. Autrement dit, on pose des hypothèses de départ (des prémisses), des postulats et, par une déduction logique, cohérente et rigoureuse, on aboutit à des conclusions ou résultats.

2 – La vérité expérimentale

Ici, la vérité correspond à l'accord de la pensée avec la réalité. Cela veut dire que pour qu'il ait une vérité expérimentale, il faut que ce que nous disons soit conforme à ce qui existe. Cette forme de vérité est celle des sciences de la nature ou sciences expérimentales et elle est le résultat d'expérience ou de vérification scientifique. La vérité expérimentale semble être la plus proche de la réalité d'où l'objectivité de la science de la nature.

3 – La vérité historique

Vouloir parler de vérité historique peut, à première vue, sembler paradoxale. En effet, la question qui se pose ici est la suivante : « comment l'histoire peut-elle dire la vérité alors qu'elle raconte des faits passés et irrépétibles ? ». Or, l'historien est à même de reconstituer le passé et pour ce faire, il procède par des enquêtes, fait recours à des documents ou à des témoignages, et surtout fait des recoupements. A partir de ces recoupements, l'historien peut bel et bien reconstituer la vérité historique.

4 – La vérité pragmatique

Pour le pragmatisme, la vérité n'est rien d'autre que ce qui est avantageux, ce qui est utile, ce qui est réussi. De ce point de vue, la vérité correspond à ce qui est rentable, ce qui nous renforce ou nous tranquillise. Cette conception de la vérité est donc préconisée par le pragmatisme anglo-saxon dont le plus célèbre représentant est William James.

Au sens de ces différentes conceptions de la vérité, nous sommes donc tentés de dire qu'il existe plusieurs vérités. Pourtant, l'idée d'une vérité

plurielle n'est pas plausible selon Simone De Beauvoir qui considère que « la vérité est une erreur multiple ». Cependant, l'existence d'une vérité unique manque de fondement rigoureux selon certains philosophes d'où les critiques de la vérité.

5 – Critique de la vérité

En faisant de l'homme « la mesure de toute chose » Protagoras et les Sophistes prônaient un relativisme absolu. Pour eux, rien ne peut être vrai absolument et par tout le monde. Ainsi, ils défendent l'idée selon laquelle il y a autant de vérités que d'hommes, c'est-à-dire à chaque homme sa vérité. Or, si chaque homme à sa vérité, cette dernière peut-elle avoir de sens ?

Pour répondre à cette question, les sceptiques considèrent qu'il n'y a même pas de vérité. En effet, les scepticisme – courant de pensée philosophique selon lequel la vérité n'existe pas – affirme que même si la vérité existait, elle serait impossible à l'atteindre. Les sceptiques partent du principe selon lequel tout doit être prouvé à l'infini. Or, non seulement tout n'est pas prouvable, mais aussi nos croyances, mœurs, nos opinions, nos conceptions et nos valeurs sont différentes. Les sceptiques considèrent ainsi que tout jugement doit être suspendu définitivement. Ainsi, la science s'est constituée en se distinguant des connaissances préscientifiques. Aussi elle se veut rationnelle et universelle, objective et neutre, sure et certaine. C'est pourquoi l'on a tendance à dire qu'il n'y a de connaissance vraie que la connaissance scientifique. Mais l'idéale de certitude et d'objectivité pose de plus en plus problème dans la science. Car, plus la science progresse, plus l'incertitude s'accroit. C'est sans doute ce qui justifie l'expression suivante : « la fin des certitudes ».

De plus, l'objectivité de la science est loin d'être totale et absolue, ce qui a poussé Robert Blanche à dire : « la science n'est pas entièrement scientifique ». En tout état de cause, la science demeure importante pour l'homme en ce qu'elle lui rend d'énormes services. Seulement, la question est de savoir si l'on ne devrait pas rationaliser et moraliser l'usage et l'orientation que nous donnons à la science. Car la science, comme toute œuvre humaine, ne nous montre pas la voie à suivre, mais se limite à nous donner des moyens. C'est à nous de savoir comment nous servir de ces moyens pour atteindre des fins qui nous seraient plus bénéfiques. En revanche, ce qui est constat c'est qu'il n'y pas de science sans technique ; ce qui nous invite à réfléchir sur les rapports entre science et technique.

ÉPISTÉMOLOGIE - CHAPITRE 13

SCIENCE, TECHNIQUE ET ÉTHIQUE

I - SCIENCE ET TECHNIQUE

Il est de nos jours assez courant d'associer la science à la technique. On parle en effet indifféremment de progrès scientifique et techniques, sans faire l'effort de déterminer dans ses progrès la part qui revient à la science et celle qui est propre à la technique. L'usage habituel de ces deux mots va même jusqu'à considérer comme identique les domaines qu'ils désignent. Il est donc nécessaire de définir science et technique, pour voir si leur identification se justifie et pour comprendre leurs rapports.

On peut définir la technique avec André Lalande comme « un ensemble de procédés transmissibles bien définis, jugés utiles à certaines fins ». Autrement dit, la technique renvoie à un savoir-faire qui a une finalité utilitaire et qui est répétable et transmissible. L'action technique suppose donc des moyens que l'on met en œuvre, suivant des règles bien déterminées pour atteindre des fins données. Les moyens utilisés sont, dans certains cas, visibles, objectifs : il s'agit notamment des machines, des instruments, des outils, bref des produits de l'ingéniosité de l'homme par lesquels celui-ci entre en contact avec le milieu physique environnant et le transforme pour assurer sa survie. Dans d'autres cas, les moyens mis en œuvre ne sont pas visibles car ils se traduisent en termes d'aptitudes acquises par l'homme, lesquels lui permettent de réaliser des effets qui lui sont bénéfiques. Ces aptitudes sont l'ensemble des techniques du corps qui se manifestent à travers l'habileté, le talent, la dextérité dont on fait montre pour atteindre une fin déterminée.
La technique ainsi définie est-elle semblable à la science ? Sinon qu'est-ce qui la distingue de l'activité scientifique ?

La science est une connaissance rationnelle qui s'élabore à partir de l'observation et du raisonnement expérimental par lesquels elle cherche à comprendre les phénomènes naturels et à les expliquer de façon objective.
En tant que quête de savoir et besoin de comprendre ce qui est, la

science a-t-elle quelque chose à voir avec la technique ? Ont-elles la même visée ?
A ces questions, Gilles-Gaston Granger répond : « savoirs techniques et connaissance scientifique ne saurait se confondre car les techniques ne possèdent ni le caractère désintéressé, ni la vertu démonstrative ou du moins explicative de la connaissance scientifique. En outre, technique et science relèvent de deux orientations différentes de la pensée ». Si l'on en croit Granger, la science est par essence mue par une préoccupation purement intellectuelle, une préoccupation de connaissance. A l'opposé de la technique qui se définit surtout par son caractère utilitaire et pratique, la science, elle, est plutôt théorique et désintéressée. Si par l'action technique, l'homme transforme son milieu physique pour assurer sa survie, le credo de toute connaissance scientifique est de comprendre la nature, non pas pour agir sur elle, mais comprendre pour comprendre. Par la science, l'homme cherche seulement à satisfaire sa curiosité intellectuelle, à étancher sa soif de connaitre. Ainsi définie, la science, par son caractère désintéressé, pourrait se rapprocher de l'art en tant que création libre et sans contrainte du beau. Aucune nécessité n'oblige l'homme à s'adonner à la fantaisie créatrice de l'art, de même que aucun besoin de survie ne l'amène à entreprendre des recherches scientifiques.

1 – L'antériorité de la technique par rapport à la science

Si l'on en croit la définition apportée par André Lalande sur la technique, un constat s'impose : une telle définition ne peut s'appliquer qu'aux techniques modernes. Or, de toute évidence, c'est la technique qui a, historiquement, précédé à la science. Car, dès l'aube de son histoire, l'homme s'était fait « homo faber » c'est-à-dire un animal qui fabrique des outils, parce qu'il était contraint de satisfaire les nécessités de la vie. L'homme a d'abord eu le souci de se servir de ses mains pour fabriquer des outils par lesquels il transformerait son milieu physique afin d'améliorer ses conditions d'existence. La volonté de connaitre scientifiquement les lois de comportement du monde ne se manifestera que beaucoup plus tard. En ce sens, Spengler conçoit la technique comme « une tactique de la vie ».

Mais, à l'époque moderne, la question de savoir si c'est la science qui a précédé la technique ou inversement semble secondaire. En effet, nous assistons à un autre type de rapport entre science et technique : un rapport de complémentarité et d'interdépendance. Ainsi, la technique doit

s'appuyer sur la science pour se perfectionner. En retour, la science, elle- même, doit mobiliser des moyens techniques pour s'effectuer, pour se mettre en œuvre. Par conséquent, il est presque impossible de tracer une frontière nette entre le travail scientifique et les applications techniques : nous sommes à l'air de la technoscience.

2 – La technoscience

Jean Ladrière souligne à juste titre que, de nos jours « la science moderne est étroitement associé à un pouvoir sur les choses, et sur l'homme lui-même, et c'est pourquoi elle apparait liée à la technologie au point d'en être indiscernable ». Si, à l'origine, la technique était considérée comme une application et un réinvestissement dans le domaine pratique des théories de la science, s'il y avait entre elle une différence de la nature, ce qui change aujourd'hui c'est qu'on a désormais tendance à les voir unies. Il n'y a plus cette distinction de principe entre la théorie et la pratique. Le savoir est devenu pouvoir. Dès lors, en lieu et place de la science, les sociétés modernes ont intronisé la technoscience. Selon Dominique Janicaud, l'explosion d'une bombe, le lancement d'un navire, le placement et la mise en orbite d'un satellite et l'émission d'une radio sont entre autres prouesses des effets de puissance qui sont dus à la technoscience. C'est pourquoi « vue de Sirius, notre planète apparait comme le lieu d'un gigantesque effet de puissance ». Elle est en effet le lieu d'un déploiement spectaculaire et impressionnant de la puissance. Depuis le début de l'ère moderne, la nouvelle alliance de la science et de la technique a donné lieu à des découvertes sans précédent qui ont permis à l'humanité d'améliorer considérablement ses conditions d'existence. Outil forgé par l'homme, la technoscience est une manifestation de la puissance de son intelligence, de son savoir-faire et de sa capacité de création.

Cependant, la technique, de même que la science semblent échapper au contrôle de l'homme, car non seulement elles le dominent, mais aussi elles lui imposent un mode de vie auquel l'homme devrait se plier ou s'adapter. L'homme, lui-même, est menacé par ses propres inventions. Ce qui fait que les applications techniques des théories ou découvertes scientifiques posent des problèmes d'ordre éthique.

II - SCIENCE ET ETHIQUE

L'éthique se présente comme une discipline de la philosophie qui a pour objet les principes moraux guidant la conduite de l'individu, d'un groupe. Autrement dit, c'est un ensemble des règles de conduite propres à une

communauté, à une profession ou à une activité. Sous ce rapport notons que la science, dans son déroulement, ne prend pas toujours en compte les considérations d'ordre éthique. A cet effet, Louis De Broglie faisait remarquer avec pertinence ceci : « dans l'aventure de la science, l'homme a pu montrer la force de son intelligence ; s'il veut survivre à ses propres succès, il lui faut monter la sagesse de sa volonté ». Cela signifie que la survie de l'humanité dépend de sa sagesse et de sa moralité dans l'utilisation des possibilités offertes par la technoscience. Cela pose la question même de l'opportunité et de l'applicabilité de certaines découvertes scientifiques. Du coup, le caractère neutre et objectif de la science font qu'elle ne prend pas en charge la moralité de son activité. La science est certes utile à l'humanité, mais en même temps elle pose beaucoup de dégâts et de désagréments. Par exemple, l'utilisation des armes de destruction massive (bombes atomiques et ogives nucléaires) a des conséquences désastreuses pour l'humanité. Notons au passage que l'énergie atomique et l'énergie nucléaire ne sont pas mauvaises en soi, mais l'orientation qu'on en fait peut poser problème et constituer un danger pour l'homme et pour toute la planète. C'est pourquoi Jean Rostand disait : « la science a fait de nous des dieux avant que nous méritions d'être des hommes ». Autrement dit, grâce à la science ou la technique, l'homme détient le pouvoir d'imiter les dieux. Mais sans la sagesse, la moralité ou l'éthique qui font de lui un humain différent de l'animal, l'homme peut s'autodétruire par la technoscience, car cette dernière est ambivalente. D'où la question de savoir si la science ou la technoscience devrait continuer à ignorer les préoccupations d'ordre éthique ou moral ; ou bien si elle devrait moraliser son activité. Car, comme le dit avec justesse Piaget, « tout ce qui est techniquement réalisable, n'est pas moralement souhaitable ». François Rabelais en ajoute : « science sans conscience n'est que ruine de l'âme ». Ces dangers que l'application de certaines découvertes scientifiques fait peser sur l'humanité ont fait dire à Albert Einstein : « tout notre progrès technologique, dont on chante les louanges, le cœur même de notre civilisation, est comme une hache dans les mains d'un criminel ». La science, créatrice de moyens, est incapable de se donner des fins et des valeurs morales : elle est donc capable de construire comme de détruire. Ce qui donne tout son sens à cette affirmation de Lalande : « la science peut bien éclairer le monde, mais elle laisse la nuit dans les cœurs ; c'est au cœur lui-même de se faire sa propre lumière ». C'est pourquoi, une réflexion rigoureuse sur les fins et les valeurs de la science semble aujourd'hui nécessaire. La science a donc ses limites

que la philosophie – mais aussi la religion – se propose de prendre en charge à travers la réflexion épistémologique.

CONCLUSION

En définitive, nous retenons que la science et la technique constituent le socle fondamental de notre civilisation. Elles sont d'une grande utilité pour l'homme dans beaucoup de domaines de son existence. Cependant, les retombées négatives de ces victoires éclatantes de la technoscience justifient sans doute la nécessite de la réflexion épistémologique. Si, par définition, la science est moralement neutre, les problèmes qu'elle cause nécessitent une prise en charge philosophique, notamment épistémologique. C'est pourquoi, la philosophie, ayant la prétention de réfléchir sur tout, ne pouvait pas épargner la science. D'autant plus que cette dernière, par sa non prise en charge des problèmes d'ordre éthique et moral qu'elle pose du fait de sa neutralité axiologique, donne matière d'une réflexion à philosophie.
Ainsi, la question qui se pose est de savoir si l'homme ne devrait pas intégrer dans l'activité scientifique des préoccupations d'ordre éthique ou moral qui lui font défaut ; même si la science ne devrait pas non plus renoncer à l'objectivité et la neutralité. Dès lors, elle gagnerait davantage en utilité et en crédibilité à l'égard de l'humanité qu'elle ne l'a déjà fait.

ESTHÉTIQUE - CHAPITRE 14

INTRODUCTION

L'esthétique est la branche de la philosophie qui s'intéresse au domaine de l'art. L'activité artistique est apparue en même temps que les premières inventions artisanales et les premières croyances. Nous pouvons dire que c'est une activité qui est étroitement liée à la vie de l'homme. D'après le dictionnaire d'Andre Lalande, « l'art renvoie à toute production de beauté par les œuvres d'un être conscient ». À travers cette définition, il apparaît l'idée que l'art est un fait de culture qui renvoie à plusieurs activités. On parle ainsi de l'art de gouverner, l'art d'enseigner, l'art de faire la cuisine, l'art de jouer, etc. L'activité artistique peut être perçue comme l'habileté que l'homme apporte à travers une manière afin de lui faire prendre une forme qui réponde à ses intentions.

Cette définition semble englobante car elle prend en charge l'artisanat et la technique.
Qu'est-ce qui distingue l'art de l'artisanat et de la technique ? Qu'est-ce que le Beau ? Quelle est la nature de l'œuvre d'art ? Quels sont les procédés de création de l'œuvre d'art ? Quels rapports l'art entretient-il avec la réalité ? Quelles sont les principales fonctions de l'œuvre d'art ?

LA REPRÉSENTATION ARTISTIQUE

1 - Art, Artisanat et Technique

L'activité artistique est souvent confondue avec l'artisanat ou même la technique. Le terme art vient de « ars » qui renvoie à un ensemble de procédés servant à produire un certain résultat. Ainsi, si nous partons de cette étymologie, nous pouvons dire que l'activité artistique pourrait renvoyer à une dextérité c.-à-d. une habileté ou un savoir-faire. L'artisan ou le technicien peuvent être considérés comme les plus grands artistes. En effet, ils utilisent un savoir-faire pour produire des objets utilitaires mais à la différence de l'artisan et du technique ce n'est pas l'utilité qui préoccupe l'artiste.
L'œuvre de l'artiste a une finalité esthétique. Le philosophe Alain soutient à ce propos : « la règle du beau n'apparaît que dans l'œuvre et y reste prise en sorte qu'elle ne peut servir jamais, d'aucune manière, à faire une autre œuvre ». Il veut montrer que la beauté d'une œuvre ne peut pas être reproduite en plusieurs exemplaires. En revanche, les productions de l'artisanat et de la technique peuvent être démultiplier. Le travail de l'artiste est unique, l'œuvre d'art est originale. C'est donc la recherche et la création du beau qui distingue l'art de l'artisanat et de la technique. Toutefois, l'œuvre d'art pourrait avoir une certaine utilité mais précisons que cette finalité est secondaire, l'art vise avant tout le beau. De même les productions de l'artisan ou du technicien peuvent être accompagnées d'une dimension esthétique. Mais cette beauté qui suit l'utilité est accessoire.

2 - La question du beau

À la question « Qu'est-ce que le beau ? », nous avons plusieurs potes de réponses. Les philosophes vont tenter de répondre à cette question en proposant plusieurs grilles de lecture. La question du beau peut-être appréhender de plusieurs manières. Certains penseurs vont définir le beau en partant de l'objet artistique ; d'autres vont chercher en partant du sujet qui contemple le beau.

Lorsque nous partons de l'œuvre d'art en tant que telle, la beauté pourrait être définit comme une valeur. Ainsi, c'est à partir d'une correspondance entre l'œuvre et la valeur que l'on assiste à la beauté. Ainsi, Platon va définir le beau comme une idée pure. La position platonicienne est tributaire de sa théorie de la connaissance plus précisément sa thèse des deux mondes. Pour Platon, « il existe un beau en soi qui ornes toutes les autres choses et le fait de paraître belle quand cette forme s'y est ajoutée » (dans Hippias Majeur). La conception platonicienne nous montre qu'il existe un beau pur qui renvoie à une idée éternelle, immuable, c'est cette idée du beau qui se projette sur les œuvres d'art. Ainsi, l'objet artistique est une représentation du beau pur. Dans un autre dialogue, Platon nous montre comment nous pouvons accéder à cette essence de la beauté. Dans Le Banquet, Platon écrit une forme d'élévation en partant de la beauté sensible pou aller vers la beauté intelligible. Sous ce rapport, la beauté renvoie à une valeur normative que nous pouvons appréhender à partir de l'objet. Pour le philosophe Plotin, le beau renvoie à la forme qui domine la matière et lui impose sa propose unité.

La question du beau peut être appréhender autrement, en partant du sujet qui contemple l'œuvre. En effet, lorsque nous sommes en face d'une œuvre d'art, il nous arrive d'exprimer un jugement : « Oh ! Que c'est beau ! ». La beauté résulte d'un sentiment que le sujet éprouve à la suite d'une contemplation. C'est dans cette perspective que le philosophe Emmanuel Kant va reformuler la question esthétique. Il pose la question : « Qu'est-ce que le jugement sur le beau ? ». Dans sa Critique de la faculté de juger, il évoque les caractéristiques du jugement esthétique. Il tient ce propos : « il juge de ce qui plaît mais de façon désintéressée, il juge de façon universelle mais sans concept ; il juge de la finalité d'un objet mais sans représentation à un fait ; il juge d'une manière nécéssaire mais n'a qu'une valeur d'exempte ».
Le beau pour Kant ne relève pas de l'intelligible mais du sentir. En effet, l'œuvre d'art est d'abord un objet matériel et sensible, puisque c'est par les sens que que nous entrons en relation avec l'œuvre d'art. Nous serions tenté de penser que la satisfaction qu'elle nous procure relève du plaisir sensible. Mais Kant précise que le beau se distingue de l'agréable. D'agréable, nous qualifions tout objet susceptible de flatter immédiatement nos sens en répondant à un désir, voire un besoin physiologique. Ainsi, il est agréable de boire de l'eau fraîche lorsqu'on a soif. Ce qui distingue le beau de l'agréable, c'est l'intérêt. L'agréable est

toujours conditionné par un besoin tandis-que le beau nous procure un désir désintéressé. Kant considère également que le beau plaît universellement sans concept. Il semble avoir une contradiction à travers ces propos du philosophe allemand. Mais, en réalité, il en est rien. Pour Kant, le jugement de goût ne doit être corrompu par aucune considération d'ordre personnelle. Il s'agit d'une universalité esthétique et non logique. D'habitude, c'est le concept qui provoque l'adhésion commune. Mais, pour Kant, l'universalité du jugement esthétique découle de la capacité à se départir de toute subjectivité (conditionnement socio-culturelle). Lorsqu'on apprécie une œuvre d'art, nous devons nous départir de certaines continences. Kant va identifier deux types de beauté : la beauté dite libre et la beauté adhérente. La première beauté c.-à-d. la beauté libre ne suppose aucun concept de ce que doit être l'objet. L'objet est dit beau s'il ne sert absolument à rien qu'à la contemplation esthétique. En revanche, la beauté adhérente est souvent conditionnée par des facteurs que nous pouvons identifier concrètement. Par exemple, on peut parler de la beauté d'un cheval ou de la beauté d'une maison. C'est parce que c'est types de beauté ne font plus l'objet d'un jugement esthétique pur. Il en est ainsi parce ces types de beauté servent à quelque chose donc sont intéressés alors que nous avons dit précédemment que le jugement de goût est par excellence dénué de tout intérêt.
Enfin, dans cette même logique, Kant pense que le beau est une finalité sans fin. Autrement dit, l'œuvre d'art n'a pas d'autres finalités que celle de plaire.

Pour Hegel, la beauté d'écoule d'une dialectique entre le spirituel et le sensible. L'art est à la fois spiritualisation du sensible et sensibilisation du spirituel. Pour Hegel, l'art utilise les éléments sensibles (son, couleur, forme) pour communiquer avec l'esprit. Ces éléments sensibles vont revêtir une valeur symbolique. L'esprit pourrait également s'exprimer à travers des formes, des couleurs, des saveurs,...

En somme, le beau renvoie à une valeur normative mais il désigne égal l'harmonie qui suscite en nous un plaisir et une émotion esthétique.

3 - Les procédés de la création artistique

• D'où vient l'inspiration artistique ?
Le processus de création artistique fait appel à plusieurs facteurs. D'abord, l'artiste qui crée dispose d'un savoir-faire ou d'une habilité qui lui permet de réaliser une œuvre sublime. Cependant, les philosophes

ont des points de vue divergent en ce qui concerne l'inspiration artistique. Pour certains, l'artiste crée une œuvre grâce à un don naturel. Ainsi, Platon considère que l'inspiration artistique provient de la divinité. Dans son dialogue Ion, il fait dire à Socrate : « ces choses légères que le poète, ailée, sacrée ; il n'est pas en état de créer avant d'être inspiré par un dieu hors de lui et de n'avoir plus sa raison ; tout être humain est incapable de faire une œuvre poétique et de chanter les oracles ». Pour Platon, lorsque l'artiste crée une œuvre, il es possédé par la divinité. Dans cette même perspective, le philosophe allemand, Kant évoque le génie créateur comme source de la création artistique. Pour Kant « le génie est la disposition innée de l'esprit par laquelle la nature donne les règles l'art ». Il semblerait que la nature inspire certains esprits à la création artistique, la nature est ici présentée comme puissance créatrice, génératrice du talent et du génie. N'importe qui ne peut pas être artiste. C'est ainsi que Kante distingue l'art des autres domaines de connaissances. Pour lui, seul l'art fait appel au génie. Ni la science, qui consiste à extraire la règle et à formuler une loi, ni la technique, qui consiste à utiliser la règle à vue d'une fin utilitaire ne fait appel au génie. Autrement dit, le génie est la condition de possibilité de l'œuvre d'art. Pour Kant, c'est le génie qui donne à l'œuvre d'art ses principales caractéristiques que sont : l'originalité, l'exemplarité et le naturel. Toutefois, la question kantienne n'est pas partagée par tous les penseurs. Pour Nietzsche, l'œuvre d'art résulte d'un long travail proche de l'activité artisanale. C'est à la suite d'un travail acharné que l'artiste crée une œuvre d'art. Nietzsche soutien : « le génie ne fait rien que d'apprendre des matériaux et de travailler toujours à y mettre la forme ». C'est donc pour éviter l'envie de rivaliser avec les artistes que l'on emploie le terme génie. Pour Nietzsche, le temps n'est pas un miracle. Le père de la psychanalyse, Freud, propose une explication de l'inspiration artistique. Pour lui, l'artiste est celui qui a sublimé certains désirs pour en faire une force créatrice. Rappelons que la « ça » renvoie à une force et à une énergie. C'est par le biais de la « ça » que l'artiste va exprimer ses désirs refoulés sous la forme d'un génie créateur.
La question de l'inspiration artistique peut être élargie au-delà de l'artiste. Ce dernier pourrait s'inspirer de son milieu social ou de l'environnement.

- **Art et Réalité**

L'œuvre d'art est créée à partir de matériaux issus de la nature. Cependant, nous pouvons établir d'autres types de rapports entre l'art et la réalité.

L'art pourrait être une imitation de la nature si nous nous référons à l'histoire, nous pouvons dire que les premières artistes tentaient de reproduire des scènes de la nature. Ainsi, la peinture et la sculpture était « art d'imitation ». C'est dans ce cadre que Aristote soutient : « les arts sont tous d'une manière générale des imitations » de la nature. Il définit l'art à partir de la « mimesis ». Dans la même logique, le peintre Dominique Ingres soutient : « l'art n'est jamais plus parfait que lorsqu'on peut le prendre pour la nature elle-même ». Pour lui, il n'y a pas meilleur modèle que la nature. Cependant, cette conception soulève quelques interrogations : l'artiste peut-il reproduire textuellement la nature ? Cette imitation de la nature a-t-elle réellement de la valeur ? La nature n'est-elle pas une œuvre parfaite ?

Certains philosophes vont remettre en cause cette conception de l'art. Pour Platon : « l'art d'imiter est donc bien éloigné du vrai, et s'il peut tout exécuter, c'est semble-t-il, qu'il ne touche qu'une petite partie de chaque, et cette partie n'est qu'un fantôme ». Pour Platon, ce que les artistes tentent de reproduire ne correspond pas à la vérité pure. Le beau pur se trouve dans le monde intelligible. Ainsi, nous ne pouvons pas découvrir le beau appart' et des représentations du monde sensible.
Le philosophe allemand Hegel, rejette la conception de l'art comme imitation. Il considère que l'imitation est à la fois impossible et superflue. Il tient à ce propos : « en voulant rivaliser avec la nature par imitation, l'art restera toujours en dessous de la nature et pourra être comparé à un ver de terre faisant des efforts pour égaler un éléphant ». Pour Hegel, l'artiste vise une fin médiocre quand il se borne à imiter la nature.

L'artiste pourrait certes s'inspirer de la nature, mais pour la transformer et non pour la reproduire. L'art pourrait renvoyer à une recréation de la nature. À la place d'une simple imitation de la nature, l'œuvre d'art peut exprimer le génie de l'artiste. Dans ce cas, l'artiste va modifier le réel. C'est dans cette perspective que Kant soutient que « L'art ne veut pas la représentation d'une chose belle mais la belle représentation d'une chose. ». L'exemple du poème de Rimbaud, « le dormeur du val » nous montre que l'œuvre d'art a une dimension esthétique qui l'éloigne de la réalité.
Au-delà de l'imitation, l'artiste peut créer une réalité nouvelle, spirituelle, imaginaire. L'activité artistique pourrait traduire un refus du réel. Ainsi, comme le remarque André Malraux : « l'art naît de la fascination, de l'insaisissable, du refus de recopier les spectacles, de la volonté d'arracher les formes au monde que l'homme subit pour les faire entrer

dans celui qu'il gouverne (...) Les grands artistes ne sont pas les transcripteurs du monde, ils en sont les rivaux ». Pour Malraux, l'art est un anti destin. L'art abstrait se veut un refus catégorique du réel. Il revendique le droit d'inventer de toutes pièces les couleurs, les formes et leur organisation dans l'espace du tableau. L'artiste peut rivaliser avec la nature en produisant une œuvre inédite.

Enfin, certains penseurs tel que Oscar Wilde vont même se demander si la nature n'imitait pas l'art. En effet, certaines œuvres artistiques peuvent influencer la vision que nous avons du réel. Dans bien des cas, un visage et même un objet ne retiennent notre attention que parce qu'il évoque un roman ou un tableau.

ESTHÉTIQUE - CHAPITRE 15

FORMES ET FONCTIONS DE L'ART

La fonction essentielle de l'art est celle esthétique. L'art vise d'abord à produire la beauté, mais en plus de cette fonction esthétique nous pouvons évoquer d'autres fonctions secondaires. L'art peut avoir une fonction thérapeutique qui consiste à soigner un individu ou à le soulager de ses maux. En Afrique, les cérémonies telles que « Le Ndëupp » vise à exorciser la personne de certaines créatures. L'art peut avoir une fonction subversive lorsqu'il s'engage dans la lutte pour une cause. L'artiste peut dénoncer certains maux de la société à travers ses œuvres. Ainsi, l'art peut éveiller les consciences des personnes pour les amener à prendre le destin en main. Pour Kafka , « si les livres que nous lisons ne nous réveille pas du coup de poing sur le crâne, à quoi bon les lire ? » Cette fonction de l'art est contestataire. L'art peut avoir une fonction historique ou commémorative lorsqu'il permet d'immortaliser un événement. L'artiste, grâce à son œuvre, peut immortaliser une scène. L'art peut avoir une fonction pédagogique à travers les fables et les contes. Avec la fonction communicative, l'art peut véhiculer un message. Nous pouvons également citer la fonction ludique, la fonction magico-religieuse, la fonction cathartique, etc.

FIN

LE GUIDE PRATIQUE

MÉTHODOLOGIE ET CONSEILS

L'essentiel du cours

LA DISSERTATION

I. Analyser le sujet

Surtout quand vous abordez un sujet de dissertation, faites-le autant que possible sans idée préconçue. Posez-vous vraiment la question posée par le sujet. Attention, la dissertation philosophique ne consiste pas à parler d'un thème mais à analyser une question précise se rapportant à ce thème.

Quand vous découvrez un sujet de dissertation, demandez-vous toujours en premier lieu pourquoi la question vaut d'être posée. La première étape de la dissertation philosophique consiste à transformer la question posée en un problème philosophique.

Cette étape s'appuie sur l'analyse des termes du sujet. Quand vous analysez les termes du sujet, ne perdez jamais de vue le sens global de la question.

L'analyse des mots importants doit aider à comprendre le sujet tout entier. Pour analyser le sens d'un mot important du sujet, vous pouvez faire appel, selon le cas, aux différents sens du mot, à des mots voisins ou encore au mot ou à l'expression contraire.

II. Construire le plan

Une dissertation de philosophie, c'est une discussion argumentée. Attention à l'organiser, au moyen d'un plan, pour éviter qu'elle ne parte pas dans tous les sens.

Quand vous établissez votre plan, ne perdez jamais de vue la question posée. Chaque partie doit s'y rapporter d'une manière ou d'une autre.

Un plan dialectique procède par thèse, antithèse et synthèse. Vous exposez une affirmation qui constitue la réponse la plus spontanée à la question posée (c'est la thèse), puis vous montrez en quoi cette réponse peut être

critiquée (c'est l'antithèse), enfin vous tirez des conclusions personnelles des deux premières parties (c'est la synthèse). Attention, une synthèse n'est pas un compromis entre deux thèses ; elle représente une nouvelle étape de la réflexion. Si, pour un sujet, vous ne pouvez opposer une thèse à une antithèse, alors choisissez le plan progressif : partez du point de vue du sens commun et affinez progressivement la réponse à la question posée.

Une fois que vous avez fixé les différentes parties et sous-parties de votre dissertation, pensez à insérer, dans votre plan, exemples et références philosophiques.

III. Rédiger le devoir

Rédigez l'introduction et la conclusion au brouillon mais seulement après avoir construit votre plan détaillé, quand vous avez une vision claire du raisonnement que vous voulez tenir. La première phrase de l'introduction – l'accroche – est souvent la plus difficile. Plutôt que d'utiliser une formule creuse du type De tout temps l'homme..., amenez la question à travers un exemple concret.

C'est dans l'introduction de votre dissertation que vous annoncez le plan de votre raisonnement ; mettez-y en valeur l'articulation logique des parties. Vous n'êtes pas obligés dans la conclusion d'ouvrir le débat ; vous pouvez vous contenter de rappeler le problème initial et de montrer en quoi la réflexion a progressé.

Les exemples sont souvent utiles dans une dissertation, ils permett ent d'illustrer des explications conceptuelles ; mais attention ils ne peuvent tenir lieu d'arguments. Ne confondez pas dissertation et étude de cas. Pensez qu'un exemple bien choisi et bien analysé vaut mieux qu'une énumération d'exemples.

Si vous utilisez une citation philosophique, n'oubliez pas qu'elle doit être exacte et attribuée à son auteur. Surtout, pensez à montrer en quoi elle éclaire votre raisonnement. Attention à ne pas transformer votre dissertation de philosophie en une récitation de cours ou en un défilé de doctrines. Vous devez formuler la réponse à la question posée en des termes qui vous sont propres.

LE COMMENTAIRE DE TEXTE

I. Prendre connaissance du texte

Lisez au moins le texte deux fois en entier pour déterminer son idée directrice.
Faites attention, elle n'est pas forcément contenue dans la première phrase. Prêtez une attention particulière aux dernières lignes du texte. Elles contiennent fréquemment une idée nouvelle qui permet de le comprendre sous un jour nouveau.

II. Dégager sa problématique

Une fois que vous avez déterminé l'idée directrice, relisez le texte en l'annotant de façon à repérer ses différentes étapes.
L'étude du texte ne consiste pas à analyser tous les concepts mais uniquement ceux qui jouent un rôle central. Prenez garde, le commentaire de texte ne consiste jamais à répéter ce qui se trouve dans le texte. Il s'agit de faire parler le texte, de dégager son implicite. La connaissance de l'auteur peut vous aider à mieux comprendre la problématique du texte.
Cependant ne transformez pas votre commentaire en un exposé doctrinal.

III. Mettre en évidence son intérêt philosophique

Qu'est-ce que dégager l'intérêt philosophique d'un texte ? C'est montrer la qualité de la réponse apportée par l'auteur au problème posé.
Dans la dernière partie du commentaire de texte, vous pouvez introduire éventuellement une partie critique et prendre position par rapport aux thèses de l'auteur ; évitez cependant des jugements négatifs trop rapides.

Vous venez de découvrir votre sujet. Pas de panique ! Pour éviter l'angoisse de la page blanche, le hors-sujet ou l'à-peu-près, il faut prendre le temps de préparer votre travail au brouillon, avant de passer à la rédaction. Cette phase préparatoire, consacrée à la réflexion et à la construction, est indispensable. de cette étape initiale dépend toute votre réussite.

CONSEILS

UNE BONNE CULTURE GÉNÉRALE PEUT FAIRE LA DIFFÉRENCE

Le nez plongé dans vos révisions, vous en oubliez peut-être de garder un œil sur ce qui se passe

autour de vous. Pourtant, rester attentif au monde extérieur, se tenir au courant, être éveillé et curieux sont une bonne façon de s'aérer entre deux séances de travail... puis par la suite d'enrichir sa copie !

5 BONNES RAISONS D'AMÉLIORER VOTRE CULTURE GÉNÉRALE

1. Effectuer une mise en relation avec l'actualité. Les sujets philosophiques en effet ne sont pas déconnectés du monde qui vous entoure. Bien au contraire, la philosophie pose des questions qui concernent chacun d'entre nous, ici et maintenant, au quotidien. Comprendre les enjeux d'une question d'actualité (par exemple les problèmes de bioéthique, la guerre, les effets de la mondialisation) et savoir les situer dans le débat philosophique, rien de tel pour nourrir en profondeur votre réflexion et copie !

2. Trouver sans peine plein de bons exemples à placer dans les dissertations, mais aussi des pistes d'introduction (la fameuse « phrase d'accroche » qui vous donne tant de mal !).

3. Éviter les hors-sujets, les contresens, les erreurs grossières d'appréciation qui risqueraient d'être fatales à votre copie.

4. Être plus à l'aise pour s'exprimer à l'oral : une bonne culture générale renforce généralement la confiance en soi et constitue un « fonds » dans lequel puiser des ressources, échanger, discuter avec les autres.

5. Renforcer sa capacité à argumenter sur un sujet, à donner son opinion.

6 BONNES FAÇONS DE LE FAIRE

1. Tenez-vous au courant : lisez la presse quotidiennement, sous forme papier ou sur Internet. Bien sûr, on ne vous demande pas de lire un journal de A à Z ! Mais informez-vous sur les événements importants du moment en regardant attentivement les premières pages, et choisissez ensuite quelques sujets qui vous intéressent plus particulièrement pour les approfondir.

2. Lisez régulièrement des œuvres des grands auteurs (écrivains, philosophes) : ce sont eux qui ont contribué à façonner l'humanité

telle que nous la connaissons aujourd'hui et qui ont donné du relief à la pensée.

3. Sortez... au théâtre, au cinéma, dans des festivals.
Car n'oubliez pas que la culture, c'est aussi la culture vivante ! De plus, ces sorties, ne coûtent pas forcément cher : de nombreux centres culturels organisent, au
sein des municipalités, des manifestations culturelles. Renseignez-vous auprès de votre mairie, et demandez notamment
s'il existe des réductions pour les jeunes.

4. Facilitez-vous la vie : grâce aux podcasts radio et télé, par exemple, vous pouvez écouter ou revoir une émission que vous auriez manquée en direct.

5. Compulsez les programmes de télévision et de radio pour en tirer les émissions intéressantes en rapport avec les thèmes des programmes. Voilà une autre façon de travailler, qui semblera peut-être plus ludique, et vous permettra d'introduire un peu de variété au milieu de vos révisions !

6. Dialoguez, échangez... avec vos
amis, les membres de votre famille. Les débats avec autrui sont souvent l'occasion d'apprendre quelque chose.